

## LE MONDE DE LA SÉCURITÉ

*Elevés dans le calme et la retraite et le repos,  
On nous jette tout à coup dans le monde ;  
Cent mille vagues nous baignent,  
Tout nous sollicite, bien des choses nous  
plaisent,  
Bien d'autres nous chagrinent, et d'heure en  
heure,  
Un peu troublée, notre âme chancelle ;  
Nous éprouvons des sensations et ce que  
nous avons senti,  
Le tourbillon varié du monde l'emporte loin  
de nous dans ses flots.*

Goethe

Si je cherche une formule commode qui résume l'époque antérieure à la Première Guerre mondiale, dans laquelle j'ai été élevé, j'espère avoir trouvé la plus expressive en disant : « C'était l'âge d'or de la sécurité. » Tout, dans notre monarchie autrichienne, presque millénaire, semblait fondé sur la durée, et l'Etat lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité. Les droits qu'il octroyait à ses citoyens étaient scellés par actes du Parlement, cette représentation librement élue du peuple, et chaque devoir déterminé avec précision. Notre monnaie, la couronne autrichienne, circulait en brillantes pièces d'or et nous assurait ainsi de son immutabilité. Chacun savait combien il possédait ou combien lui revenait, ce qui

était permis ou défendu. Tout avait sa norme, sa mesure et son poids déterminés. Qui possédait une fortune pouvait calculer exactement ce qu'elle lui rapportait chaque année en intérêts ; le fonctionnaire, l'officier trouvait dans le calendrier l'année où il était assuré de bénéficier d'une promotion ou de partir en retraite. Chaque famille avait son budget bien établi, elle savait ce qu'elle aurait à dépenser pour le vivre et le couvert, pour les voyages estivaux et la représentation ; en outre, on prenait inévitablement la précaution de réserver une petite somme pour les imprévus, pour les frais de maladie et les soins du médecin. Qui possédait une maison la considérait comme le foyer assuré de ses enfants et petits-enfants, une ferme ou un commerce se transmettaient de génération en génération ; alors que le nourrisson était encore au berceau, on déposait déjà dans la tirelire ou à la caisse d'épargne une première obole en vue de son voyage à travers l'existence, une petite « réserve » pour l'avenir. Tout, dans ce vaste empire, demeurait stable et inébranlable, à sa place — et à la plus élevée, l'empereur, un vieillard ; mais s'il venait à mourir, on savait (ou on pensait) qu'un autre lui succéderait et que rien ne changerait dans cet ordre bien calculé. Personne ne croyait à des guerres, à des révolutions et à des bouleversements. Tout événement extrême, toute violence paraissaient presque impossibles dans une ère de raison.

Ce sentiment de sécurité était le trésor de millions d'êtres, leur idéal de vie commun, le plus digne d'efforts. Seule une telle vie de sécurité semblait valoir d'être vécue, et des milieux toujours plus étendus désiraient leur part de ce bien précieux. Seuls les possédants jouirent d'abord de cet avantage, mais peu à peu les grandes masses parvinrent à y accéder ; le siècle de la sécurité devint l'âge d'or des assurances. On assura sa maison contre le feu et les cambrioleurs, son champ contre la grêle et les orages, son corps contre les accidents et la maladie, on s'acheta des

rentes viagères pour ses vieux jours et l'on déposa dans le berceau des filles une police pourvoyant à leur future dot. Enfin les ouvriers eux-mêmes s'organisèrent et conquièrent par leur lutte un salaire normalisé et des caisses de maladie ; les domestiques prirent sur leurs économies une assurance-vieillesse et payèrent d'avance à la caisse mortuaire leur propre enterrement. Seul celui qui pouvait envisager l'avenir sans appréhension jouissait avec bonne conscience du présent.

Dans cette touchante confiance où l'on était sûr de pouvoir entourer sa vie de palissades sans la moindre brèche par où le destin eût pu faire irruption, il y avait, malgré toute la sagesse rangée et toute la modestie des conceptions de vie qu'elle supposait, une grande et dangereuse présomption. Le XIX<sup>e</sup> siècle, dans son idéalisme libéral, était sincèrement convaincu qu'il se trouvait sur la route rectiligne et infaillible du « meilleur des mondes possibles ». On considérait avec dédain les époques révolues, avec leurs guerres, leurs famines et leurs révoltes, comme une ère où l'humanité était encore mineure et insuffisamment éclairée. Mais à présent, il ne s'en fallait plus que de quelques décennies pour que les dernières survivances du mal et de la violence fussent définitivement dépassées, et cette foi en un « Progrès » ininterrompu et irrésistible avait véritablement, en ce temps-là, toute la force d'une religion. On croyait déjà plus en ce « Progrès » qu'en la Bible, et cet évangile semblait irréfutablement démontré chaque jour par les nouveaux miracles de la science et de la technique. Et en effet, à la fin de ce siècle de paix, une ascension générale se faisait toujours plus visible, toujours plus rapide, toujours plus diverse. Dans les rues, la nuit, au lieu des pâles luminaires, brillaient des lampes électriques ; les grands magasins portaient des artères principales jusque dans les faubourgs leur nouvelle splendeur tentatrice ; déjà, grâce au téléphone, les hommes pouvaient converser à distance, déjà ils

volaient avec une vélocité nouvelle dans des voitures sans chevaux, déjà ils s'élançaient dans les airs, accomplissant le rêve d'Icare. Le confort des demeures aristocratiques se répandait dans les maisons bourgeoises, on n'avait plus à sortir chercher l'eau à la fontaine ou dans le couloir, à allumer péniblement le feu du fourneau ; l'hygiène progressait partout, la crasse disparaissait. Les hommes devenaient plus beaux, plus robustes, plus sains depuis que le sport trempait leur corps comme de l'acier ; on rencontrait de plus en plus rarement dans les rues des infirmes, des goitreux, des mutilés, et tous ces miracles, c'était l'œuvre de la science, cet archange du progrès ; d'année en année, on donnait de nouveaux droits à l'individu, la justice se faisait plus douce et plus humaine, et même le problème des problèmes, la pauvreté des grandes masses, ne semblait plus insoluble. Avec le droit de vote, on accordait à des classes de plus en plus étendues la possibilité de défendre leurs intérêts par des voies légales, sociologues et professeurs rivalisaient de zèle pour rendre plus saine et même plus heureuse la vie des prolétaires — quoi d'étonnant, dès lors, si ce siècle se chauffait complaisamment au soleil de ses réussites et ne considérait la fin d'une décennie que comme le prélude à une autre, meilleure encore ? On croyait aussi peu à des rechutes vers la barbarie, telles que des guerres entre les peuples d'Europe, qu'aux spectres ou aux sorciers ; nos pères étaient tout pénétrés de leur confiance opiniâtre dans le pouvoir infailible de ces forces de liaison qu'étaient la tolérance et l'esprit de conciliation. Ils pensaient sincèrement que les frontières des divergences entre nations et confessions se fonderaient peu à peu dans une humanité commune et qu'ainsi la paix et la sécurité, les plus précieux des biens, seraient imparties à tout le genre humain.

Il nous est aisé, à nous, les hommes d'aujourd'hui, qui depuis longtemps avons retranché le mot « sécurité » de notre vocabulaire comme une chimère, de

railler le délire optimiste de cette génération aveuglée par l'idéalisme, pour qui le progrès technique de l'humanité devait entraîner fatalement une ascension morale tout aussi rapide. Nous qui avons appris dans le siècle nouveau à ne plus nous laisser étonner par aucune explosion de la bestialité collective, nous qui attendons de chaque jour qui se lève des infamies pires encore que celles de la veille, nous sommes nettement plus sceptiques quant à la possibilité d'une éducation morale des hommes. Nous avons dû donner raison à Freud, quand il ne voyait dans notre culture qu'une mince couche que peuvent crever à chaque instant les forces destructrices du monde souterrain, nous avons dû nous habituer peu à peu à vivre sans terre ferme sous nos pieds, sans droit, sans liberté, sans sécurité. Depuis longtemps nous avons renoncé, pour notre existence, à la religion de nos pères, à leur foi en une élévation rapide et continue de l'humanité ; à nous qui avons été cruellement instruits, cet optimisme prématuré semble assez dérisoire en regard de la catastrophe qui, d'un seul coup, nous a rejetés en deçà de mille années d'efforts humains. Mais ce n'était qu'une folie, une merveilleuse et noble folie que servaient nos pères, plus humaine et plus féconde que les mots d'ordre d'aujourd'hui. Et, chose étrange, malgré toutes mes expériences et toutes mes déceptions, quelque chose en moi ne peut s'en détacher complètement. Ce qu'un homme, durant son enfance, a pris dans son sang de l'air du temps ne saurait plus en être éliminé. Malgré tout ce qui chaque jour me hurle aux oreilles, malgré tout ce que moi-même et d'innombrables compagnons d'infortune avons souffert d'humiliations et d'épreuves, il ne m'est pas possible de renier tout à fait la foi de ma jeunesse en un nouveau redressement, malgré tout, malgré tout. Même de l'abîme de terreur où nous allons aujourd'hui à tâtons, à demi aveugles, l'âme bouleversée et brisée, je ne cesse de relever les yeux vers ces anciennes constellations qui resplendis-

saient sur ma jeunesse et me console avec la confiance héritée de mes pères qu'un jour cette rechute ne paraîtra qu'un intervalle dans le rythme éternel d'une irrésistible progression.

\*

Maintenant que le grand orage l'a depuis longtemps fracassé, nous savons de science certaine que ce monde de la sécurité n'était qu'un château de nuées. Pourtant, mes parents l'ont habité comme une maison de pierre. Jamais une tempête, ni même un courant d'air un peu violent n'ont fait irruption dans leur existence chaude et confortable ; il est vrai qu'ils jouissaient d'une protection particulière contre les assauts du vent ; c'étaient des gens aisés qui, peu à peu, devinrent riches et même très riches ; et, dans ce temps-là, on pouvait se fier à la fortune pour calfeutrer murs et fenêtres. Leur genre de vie me paraît si typique de cette « bonne bourgeoisie juive » qui a donné à la culture viennoise tant de valeurs essentielles (et qui, en récompense, a été complètement exterminée) qu'en relatant leur existence paisible et silencieuse je livre en réalité un récit tout impersonnel : dix ou vingt mille familles ont vécu à Vienne comme mes parents dans ce siècle des valeurs assurées.

La famille de mon père était originaire de Moravie. Les communautés juives y vivaient dans de petites agglomérations campagnardes, en excellente harmonie avec la paysannerie et la petite bourgeoisie, si bien qu'elles ignoraient tout à fait ce sentiment d'oppression et, d'autre part, cette impatience d'arriver mêlée de souplesse des Galiciens, des Juifs orientaux. Rendus forts et vigoureux par la vie à la campagne, ils allaient leur chemin d'un pas sûr et tranquille tout comme, à travers les champs, les paysans de leur patrie. Emancipés de bonne heure de l'orthodoxie religieuse, ils étaient des adhérents passionnés de la nouvelle religion du « Progrès » et fournissaient à

l'ère du libéralisme politique les députés au Parlement les plus considérés. Quand ils quittaient leur petite patrie pour Vienne, ils s'adaptaient avec une rapidité surprenante aux plus hautes sphères de la culture, et leur élévation personnelle se rattachait organiquement à l'essor général de ce temps. Notre famille offrait un exemple typique de cette forme d'évolution. Mon grand-père paternel avait fait le commerce des produits manufacturés. Ensuite, dans la seconde moitié du siècle, débuta en Autriche la grande expansion industrielle. Les métiers à tisser mécaniques et les machines à filer importés d'Angleterre provoquèrent un prodigieux abaissement des prix comparés à ceux des produits tissés à la main, et ce furent les négociants juifs, avec leur don traditionnel pour l'observation du commerce et leur vue d'ensemble sur la situation internationale, qui reconquirent les premiers en Autriche la nécessité et les avantages d'un passage à la production industrielle. Ils fondèrent, le plus souvent avec des capitaux modestes, des fabriques rapidement improvisées, d'abord mues par la seule force des eaux, qui se développèrent peu à peu jusqu'à devenir cette puissante industrie textile de la Bohême qui domina toute l'Autriche et les Balkans. Aussi, tandis que mon grand-père, représentant typique de l'époque antérieure, ne servait que d'intermédiaire dans le commerce des produits manufacturés, mon père, déjà, entra d'un pas résolu dans les temps nouveaux en fondant à l'âge de trente ans, dans le nord de la Bohême, une petite tisseranderie, qu'il agrandit ensuite au cours des années, lentement et prudemment, jusqu'à en faire une entreprise importante.

Cette prudence dans le développement, maintenue en dépit des tentations d'une conjoncture favorable, était tout à fait dans l'esprit du temps. Elle répondait en outre particulièrement à la nature réservée, dépourvue d'avidité, de mon père. Il avait adopté le *credo* de son époque : *safety first* ; il lui semblait plus

essentiel de posséder une entreprise « solide » — encore un terme favori de ce temps —, forte de ses capitaux propres, que de lui donner de vastes dimensions en faisant appel aux crédits bancaires ou aux hypothèques. Son orgueil était que, de toute sa vie, personne n'eût jamais vu son nom sur une reconnaissance de dette ou une lettre de change, et d'avoir toujours été créancier à sa banque — naturellement la plus solide de toutes, la banque Rothschild. Il répugnait à tout profit qui comportât ne fût-ce que la plus légère ombre d'un risque et, durant toute son existence, il ne prit jamais part à une entreprise qui ne fût pas la sienne. Si malgré tout, peu à peu, il finit par s'enrichir considérablement, il ne le dut nullement à des spéculations téméraires ou à des opérations exigeant une particulière perspicacité à long terme, mais à son adaptation à la méthode générale de cette époque prudente, qui consistait à ne dépenser jamais qu'une part modique des revenus et à augmenter ainsi d'année en année le capital d'un montant toujours plus important. Comme la plupart des hommes de sa génération, mon père aurait déjà considéré comme un déplorable dissipateur celui qui, l'esprit léger, aurait dévoré la moitié de ses bénéfices sans « penser à l'avenir » — encore une expression caractéristique de cet âge de la sécurité. Grâce à cette constante épargne des bénéfices, devenir de plus en plus riche ne supposait en somme, pour les gens fortunés, qu'une sorte d'opération passive en cette époque de prospérité croissante où l'Etat, d'autre part, ne songeait pas à soutirer en impôts plus de quelques pour cent, même sur les revenus les plus considérables, et où, par ailleurs, les obligations d'Etat et les valeurs industrielles rapportaient de gros intérêts. Et cette conduite portait ses fruits ; l'économiste n'était pas encore dépouillé, le commerçant sage et sérieux n'était pas encore écorché comme au temps de l'inflation, et c'étaient justement les plus patients, ceux qui ne spéculaient pas, qui récoltaient

les plus beaux gains. Grâce à cette adaptation au système général de son temps, mon père pouvait passer dès l'âge de cinquante ans pour un homme très riche, même sur le plan international. Mais le train de vie de notre famille ne suivait que d'une allure fort hésitante cette augmentation toujours plus rapide de notre fortune. On se procura peu à peu de quelques commodités, on déménagea d'un petit appartement dans un plus grand, on retint pour les après-midi de printemps une voiture de louage, on voyagea en seconde classe avec wagon-lit, mais ce n'est que dans sa cinquantième année que mon père s'accorda pour la première fois le luxe d'aller passer avec ma mère un mois d'hiver à Nice. Dans l'ensemble, l'attitude fondamentale qui consistait à jouir de sa richesse en la possédant et non pas en en faisant étalage demeura inchangée ; même devenu millionnaire, mon père ne fumait toujours pas de havanes, mais ses simples Trabucos de régie — comme l'empereur François-Joseph ses virginies bon marché ; et s'il jouait aux cartes, il ne misait jamais que de petites sommes. Il persista inflexiblement dans sa retenue, dans son genre de vie confortable mais discret. Quoiqu'il fût infiniment supérieur à la plupart de ses collègues par son maintien, ses qualités sociales et sa culture — il jouait excellemment du piano, écrivait avec élégance et clarté, parlait le français et l'anglais —, il se déroba aux distinctions et aux charges honorifiques et, de sa vie, ne sollicita ou n'accepta aucun titre ni aucune dignité, bien qu'en sa qualité de gros industriel on lui en offrit bien souvent. N'avoir jamais rien demandé, n'avoir jamais dû dire « s'il vous plaît » ou « merci », cette secrète fierté lui était plus chère que tout signe extérieur de distinction.

Or, il arrive inévitablement dans la vie de chacun un moment où, dans l'image de ce qu'il est, il rencontre de nouveau son propre père. Cette inclination à une vie toute privée et anonyme commence maintenant à se développer en moi, plus forte d'année en année, si

contraire qu'elle soit à ma profession même qui, en quelque sorte, me contraint à rendre publics et mon nom et ma personne. Mais par la même secrète fierté, j'ai toujours décliné toute forme de distinction honorifique, je n'ai jamais accepté ni une décoration, ni un titre, ni la présidence d'aucune société, je n'ai jamais appartenu ni à une académie, ni à un comité, ni à un jury ; le simple fait de m'asseoir à une table officielle m'est un supplice, et la seule pensée d'avoir à présenter une requête, même en faveur d'un tiers, suffit à me dessécher la gorge avant que j'aie prononcé le premier mot. Je sais combien de telles inhibitions sont intempestives dans un monde où l'on ne peut demeurer libre que par l'astuce et la fuite, et où, comme le disait sagement notre père Goethe, « les décorations et les titres vous évitent bien des bourrades dans la cohue ». Mais c'est mon père en moi et sa secrète fierté qui me font reculer, et je ne saurais leur résister ; car c'est à lui que je dois ce que j'éprouve peut-être comme mon seul bien assuré, le sentiment de liberté intérieure.

\*

Ma mère, Brettauer de son nom de jeune fille, était d'une origine différente, plus internationale. Elle était née à Ancône, dans le sud de l'Italie, et l'italien avait été la langue de son enfance aussi bien que l'allemand ; chaque fois qu'elle avait avec ma grand-mère ou avec sa sœur une conversation que les domestiques n'étaient pas censés comprendre, elle passait à l'italien. Le risotto, les artichauts — encore assez rares à l'époque —, ainsi que toutes les autres particularités de la cuisine méridionale, m'étaient familiers dès ma plus tendre enfance, et chaque fois que, depuis, j'ai voyagé en Italie, je m'y suis senti chez moi dès la première heure. Mais la famille de ma mère n'était nullement italienne, elle avait conscience d'être internationale : les Brettauer, qui possédaient à

l'origine une banque à Hohenems, petite ville à la frontière suisse, avaient d'assez bonne heure essaimé par le monde, à l'instar des grandes familles de banquiers juifs, bien que naturellement à un niveau beaucoup plus réduit. Les uns se fixèrent à Saint-Gall, d'autres à Vienne et à Paris, mon grand-père en Italie, un oncle à New York, et ces contacts internationaux leur avaient conféré une politesse plus raffinée, des vues plus larges, et aussi un certain orgueil familial. Dans cette famille, il n'y avait plus de petits marchands, plus de courtiers, mais seulement des banquiers, des directeurs, des professeurs, des avocats et des médecins, chacun d'eux parlait plusieurs langues, et je me rappelle avec quel naturel, à table, chez ma tante de Paris, on passait de l'une à l'autre. C'était une famille où l'on avait soin de « tenir son rang », et quand une jeune parente pauvre arrivait à l'âge de se marier, toute la famille se cotisait pour fournir une dot imposante, à seule fin d'éviter une mésalliance. En sa qualité de gros industriel, mon père était certes respecté, mais ma mère, encore que leur union fût des plus heureuses, n'aurait jamais souffert que les parents de son mari prétendissent au même rang que les siens. Chez tous les Brettauer, cette fierté d'être issus d'une « bonne » famille était indéracinable, et quand, dans les années ultérieures, un d'entre eux voulait me témoigner une particulière bienveillance, il déclarait d'un ton condescendant : « Après tout, tu es un vrai Brettauer », comme s'il avait l'intention de reconnaître : « Après tout, tu es tombé du bon côté. »

Cette espèce de noblesse que bien des familles juives s'octroyaient comme découlant de la puissance qu'elles s'étaient acquise tantôt nous amusait, tantôt nous exaspérait, mon frère et moi, et cela dès notre enfance. Sans cesse on nous faisait savoir que ceux-ci étaient des gens « distingués », que ceux-là ne l'étaient pas ; chacun de nos amis était l'objet d'une enquête, on s'informait s'il était de « bonne famille », et l'on vérifiait, jusqu'à la plus lointaine génération,

l'origine et de la parenté et de la fortune. Cette sempiternelle manie de classer les personnes, qui constituait le sujet principal de toutes les conversations en famille et en société, nous semblait alors ridicule et snob au plus haut point, puisqu'en somme il ne s'agit, dans toutes les familles juives, que d'une différence de quelque cinquante ou cent ans entre les dates où elles sont sorties du même ghetto commun. C'est seulement beaucoup plus tard que j'ai compris que cette notion de « bonne » famille, qui nous paraissait, enfants, la farce parodique d'une pseudo-aristocratie artificielle, exprime une des tendances les plus profondes et les plus mystérieuses du judaïsme. On suppose généralement que, dans la vie, le but propre et typique d'un Juif est la richesse. Rien n'est plus faux. La richesse n'est pour lui qu'un degré intermédiaire, un moyen d'atteindre son but véritable, et nullement une fin en soi. La volonté réelle du Juif, son idéal immanent, est de s'élever spirituellement, d'atteindre à un niveau culturel supérieur. Déjà, dans le judaïsme orthodoxe de l'Est, où les faiblesses, comme aussi les avantages de toute la race, sont marquées avec plus d'intensité, cette suprématie de l'aspiration au spirituel sur le pur matériel trouve son illustration : le pieux, le savant versé dans la connaissance des Ecritures, est mille fois plus estimé que le riche au sein de la communauté ; même le plus fortuné donnera sa fille à un homme vivant pour l'esprit, fût-il pauvre comme Job, plutôt qu'à un marchand. Cette prééminence du spirituel est commune aux Juifs de toutes les conditions ; même le plus misérable colporteur qui traîne sa charge par toutes les intempéries s'efforcera, au prix des plus lourds sacrifices, de faire étudier au moins un de ses fils, et l'on considère comme un titre de gloire pour toute la famille d'avoir en son sein un membre qui se distingue manifestement dans le domaine de l'esprit, un professeur, un savant, un musicien, comme si *lui seul*, par sa réussite, les anoblissait tous. Dans le Juif, quelque chose cherche

inconsciemment à échapper à ce qui adhère de moralement douteux, de répugnant, de mesquin, de purement matériel, à tout commerce, à tout ce qui n'est que du monde des affaires, et à s'élever dans la sphère plus pure du spirituel, où l'argent ne compte plus, comme s'il voulait se racheter — pour parler en style wagnérien —, lui et toute sa race, de la malédiction de l'argent. C'est pourquoi, dans le monde juif, l'aspiration à la richesse s'épuise presque toujours après deux, tout au plus trois générations d'une même famille ; et les plus puissantes dynasties trouvent justement les fils peu enclins à reprendre les banques, les fabriques, les affaires prospères et douillettes de leurs pères. Si un lord Rothschild est devenu ornithologiste, un Warburg historien de l'art, un Cassirer philosophe, un Sassoon poète, ce n'est pas un hasard ; ils ont tous obéi à la même tendance inconsciente à se libérer de ce qui a rétréci le judaïsme, de la froide quête de l'argent, et peut-être même que par là s'exprime la secrète aspiration à échapper, par la fuite dans le spirituel, à ce qui n'est que juif, pour se fondre dans la commune humanité. Une « bonne famille », en se désignant elle-même ainsi, prétend donc à bien plus qu'à une simple position sociale ; elle se situe dans un judaïsme qui s'est affranchi ou commence de s'affranchir de tous les défauts, de toutes les étroitesse et petites choses que le ghetto lui a imposées, par son adaptation à une autre culture et, si possible, à une culture universelle. Que cette fuite dans le spirituel, en produisant un encombrement disproportionné des professions intellectuelles, soit ensuite devenue aussi fatale au judaïsme que, naguère, sa limitation aux choses matérielles, c'est là sans doute un de ces éternels paradoxes inhérents à la destinée des Juifs.

\*

Il n'y avait guère de ville en Europe où l'aspiration à la culture fût plus passionnée qu'à Vienne. C'est

justement parce que, depuis des siècles, la monarchie, l'Autriche, n'avait plus fait valoir d'ambitions politiques ni connu de succès particuliers dans ses entreprises militaires, que l'orgueil patriotique s'y était le plus fortement reporté sur le désir de conquérir la suprématie artistique. L'Empire des Habsbourg, qui avait dominé l'Europe, avait vu depuis longtemps se détacher de lui ses provinces les plus importantes et les plus prospères, allemandes et italiennes, flamandes et wallonnes ; la capitale était restée intacte dans son ancienne splendeur, asile de la cour, conservatrice d'une tradition millénaire. Les Romains avaient posé les premières pierres de cette cité en érigeant un *castrum*, poste avancé destiné à protéger la civilisation latine contre les barbares et, plus de mille ans après, l'assaut des Ottomans contre l'Occident s'était brisé sur ces murailles. Ici étaient venus les Nibelungen, ici avait resplendi sur le monde l'immortelle pléiade de la musique : Gluck, Haydn et Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms et Johann Strauss, ici ont conflué tous les courants de la culture européenne ; à la cour, dans l'aristocratie, dans le peuple, les sangs allemand, slave, hongrois, espagnol, italien, français, flamand s'étaient mêlés, et ce fut le génie propre de cette ville de la musique que de fondre harmonieusement tous ces contrastes en une réalité nouvelle et singulière, l'esprit autrichien, l'esprit viennois. Accueillante et douée d'un sens particulier de la réceptivité, cette cité attira à elle les forces les plus disparates, elle les détendit, les assouplit, les apaisa ; la vie était douce dans cette atmosphère de conciliation spirituelle et, à son insu, chaque citoyen de cette ville recevait d'elle une éducation qui transcendait les limites nationales, une éducation cosmopolite, une éducation de citoyen du monde.

Cet art de l'assimilation, des transitions insensibles et musicales, se manifestait déjà dans la structure extérieure de la ville. S'étant agrandie lentement au cours des siècles et développée organiquement à par-

tir de sa première enceinte centrale, elle était assez populeuse, avec ses deux millions d'habitants, pour offrir tout le luxe et toute la diversité d'une métropole, sans cependant qu'une extension démesurée la séparât de la nature, comme Londres ou New York. Les dernières maisons de la ville se miraient dans le cours puissant du Danube, ou prenaient vue sur la grande plaine, ou se perdaient dans des jardins et des champs, ou s'étagaient sur les flancs de douces collines, derniers contreforts des Alpes, couverts de vertes forêts ; on percevait à peine où commençait la nature, où commençait la ville, l'une se fondait dans l'autre sans résistance ni contradiction. A l'intérieur, on sentait que la ville avait poussé comme un arbre, un anneau après l'autre ; et à la place des anciennes fortifications, c'était le Ring, avec ses édifices solennels, qui entourait le précieux cœur de la cité ; au centre, les vieux palais de la cour et de l'aristocratie racontaient toute une histoire consignée dans les pierres : ici, chez les Lichnowsky, Beethoven avait joué ; là, les Esterházy avaient reçu Haydn ; plus loin, dans la vieille université, avait retenti pour la première fois *La Création* de Haydn ; la Hofburg avait vu des générations d'empereurs, et Schönbrunn Napoléon ; dans la cathédrale Saint-Etienne, les princes alliés de la chrétienté s'étaient agenouillés pour rendre grâce à Dieu d'avoir sauvé celle-ci des Turcs ; l'Université avait vu dans ses murs d'innombrables flambeaux de la science. Et parmi tous ces monuments se dressait la nouvelle architecture, fière et fastueuse, avec ses avenues resplendissantes et ses magasins étincelants. Mais ici, l'ancien se querellait aussi peu avec le nouveau que la pierre taillée avec la nature vierge. Il était merveilleux de vivre dans cette ville hospitalière, qui accueillait tout ce qui venait de l'étranger et se donnait généreusement ; il était plus naturel de jouir de la vie dans son air léger, ailé de sérénité, comme à Paris. Vienne était, on le sait, une ville jouisseuse, mais quel est le sens de la culture,



sinon d'extraire de la matière brute de l'existence, par les séductions flatteuses de l'art et de l'amour, ce qu'elle recèle de plus fin, de plus tendre et de plus subtil ? Si l'on était fort gourmet dans cette ville, très soucieux de bon vin, de bière fraîche et agréablement amère, d'entremets et de tourtes plantureuses, on se montrait également exigeant dans les jouissances plus raffinées. Pratiquer la musique, danser, jouer du théâtre, converser, se comporter avec goût et agrément — ici, on cultivait tout cela comme un art particulier. Ce n'étaient pas les affaires militaires, politiques ou commerciales qui occupaient la place prépondérante dans la vie de chacun, non plus que de la société dans son ensemble ; le premier regard que le Viennois moyen jetait chaque matin à son journal ne se portait pas sur les discussions du Parlement ou les événements mondiaux, mais sur le répertoire du théâtre, lequel prenait une importance dans la vie publique qu'on n'eût guère comprise dans d'autres villes. Car le théâtre impérial, le *Burgtheater* \*, était pour le Viennois, pour l'Autrichien, plus qu'une simple scène où les acteurs jouaient des pièces ; c'était le microcosme reflétant le macrocosme, le miroir où la société contemplait son image bigarrée, le seul véritable *Cortegiano* du bon goût. En regardant l'acteur du *Hoftheater*, le spectateur apprenait de lui par l'exemple comment on s'habillait, comment on entrait dans une chambre, comment on conversait, de quels mots pouvait user un homme bien élevé, lesquels on devait éviter ; la scène n'était pas un simple lieu de divertissement, mais un guide en paroles et en actes des bonnes manières, de la prononciation correcte, et un nimbe de respect auréolait tout ce qui avait quelque rapport, même le plus lointain, avec le

\* Ou *Hoftheater*. Officiellement nommé *Hofburgtheater*, puis *Burgtheater* après 1918. Fondé par l'impératrice Marie-Thérèse, devenu théâtre national sous Joseph II. (Toutes les notes sont du traducteur.)

théâtre du château impérial. Le président du Conseil, le plus riche magnat pouvaient passer par les rues de Vienne sans que personne se retournât ; mais chaque vendeuse, chaque cocher de fiacre reconnaissaient un acteur du Théâtre ou une chanteuse de l'Opéra ; quand nous autres, garçons, avions croisé l'un d'entre eux (dont chacun de nous collectionnait les photographies, les autographes), nous nous le racontions avec fierté, et ce culte presque religieux voué à leur personne allait si loin qu'il s'étendait même à tout leur entourage ; le coiffeur de Sonnenthal, le cocher de Joseph Kainz étaient des gens respectés, que l'on enviait secrètement ; de jeunes élégants s'enorgueillissaient d'être habillés par le même tailleur. Chaque jubilé, chaque enterrement d'un grand acteur était un événement d'importance, qui reléguait dans l'ombre tous ceux de la politique. Etre joué au *Burgtheater* était le rêve suprême de tout écrivain viennois, car cela conférait une sorte de noblesse viagère et comportait toute une série de distinctions honorifiques, telles que des entrées gratuites sa vie durant et des invitations à toutes les manifestations officielles ; on était devenu l'hôte d'une maison impériale, et je me souviens encore de la solennité qui entoura ma propre admission. Le matin, le directeur du Théâtre m'avait prié de passer à son bureau pour m'informer — après m'avoir présenté ses félicitations — que mon drame était accepté. Le soir, quand je rentrai chez moi, j'y trouvai sa carte : il m'avait rendu visite dans les formes, à moi qui n'avais que vingt-six ans ; en qualité d'auteur de la scène impériale, j'avais, par ma seule admission, accédé au rang de « gentleman », et un directeur de cette institution impériale se devait de me traiter de pair à compagnon. Et ce qui se passait au Théâtre impérial touchait indirectement tout un chacun, même s'il n'avait aucun rapport direct avec l'événement. Je me souviens, par exemple, qu'un jour de ma prime jeunesse, notre cuisinière fit irruption dans le salon, les larmes aux yeux : on

venait de lui rapporter que Charlotte Wolter, la plus célèbre actrice du *Burgtheater*, était morte ; le grotesque de ce deuil tumultueux était évidemment que cette vieille cuisinière, à moitié analphabète, n'avait jamais vu Charlotte Wolter, ni sur scène ni dans la vie, et n'avait jamais mis les pieds dans ce théâtre distingué. Mais à Vienne, une grande actrice nationale était tellement la propriété collective de toute la cité que même celui qui n'y avait aucune part personnellement éprouvait sa mort comme une catastrophe. Chaque perte, le départ d'un chanteur ou d'un artiste aimé, se transformait irrésistiblement en deuil national. Juste avant la démolition du « vieux » *Burgtheater*, où l'on avait entendu pour la première fois *Les Noces de Figaro* de Mozart, toute la société viennoise, solennelle et affligée comme pour des funérailles, se rassembla une dernière fois dans la salle. A peine le rideau tombé, chacun se précipita sur la scène pour emporter au moins comme relique un éclat de ces planches où s'étaient produits ses chers artistes ; et dans des douzaines de maisons bourgeoises on pouvait voir encore après des décennies ces morceaux de bois de peu d'apparence conservés dans de précieuses cassettes, comme dans les églises les fragments de la sainte Croix. Nous-mêmes n'eûmes pas une conduite beaucoup plus raisonnable quand on démolit la salle dite de Bösendorf.

En elle-même, cette salle de concert exclusivement réservée à la musique de chambre était une construction sans aucun intérêt, sans caractère artistique ; ancien manège du prince Lichtenstein, elle n'avait été adaptée à des fins musicales que par un lambrissage de bois dépourvu de tout appareil. Mais elle avait la résonance d'un violon ancien, elle était pour les amateurs de musique un lieu sanctifié parce que Chopin et Brahms, Liszt et Rubinstein y avaient donné des concerts et que nombre des plus célèbres quatuors y avaient été joués pour la première fois ; et maintenant, il lui fallait laisser la place à un nouvel édifice

purement utilitaire ; pour nous, qui y avons vécu des heures inoubliables, c'était inconcevable. Quand expirèrent les dernières mesures de Beethoven, joué plus divinement que jamais par le quatuor Rosé, personne ne quitta sa place. Nous applaudissions à grand bruit, quelques femmes sanglotaient d'émotion, personne ne voulait admettre que ce fût un adieu à jamais. On éteignit les lumières de la salle pour nous chasser. Pas un des quatre ou cinq cents fanatiques ne se leva. Nous demeurâmes une demi-heure, une heure, comme si nous pouvions par la force de notre seule présence obtenir que ce vieil espace fût sauvé. Et comme nous nous sommes battus, nous autres, étudiants, multipliant pétitions, manifestations, articles dans les journaux, pour que la maison mortuaire de Beethoven ne fût pas détruite ! Chacune de ces demeures historiques, à Vienne, était pour nous un peu d'âme qu'on nous arrachait du corps.

Ce fanatisme pour les beaux-arts, et pour l'art théâtral en particulier, se rencontrait à Vienne dans toutes les couches de la population. En elle-même, Vienne, par sa tradition centenaire, était une ville très nettement stratifiée, mais en même temps — comme je l'ai écrit un jour — merveilleusement orchestrée. Le pupitre était toujours tenu par la maison impériale. Non seulement au sens spatial, mais aussi au sens culturel, le Château était au centre de ce qui, dans la monarchie, transcendait les limites des nationalités. Autour de ce château, les palais de la haute aristocratie autrichienne, polonaise, tchèque, hongroise formaient en quelque sorte la seconde enceinte. Venait ensuite la « bonne société » que constituaient la petite noblesse, les hauts fonctionnaires, les représentants de l'industrie et les « vieilles familles » ; enfin, au-dessous, la petite bourgeoisie et le prolétariat. Chacune de ces couches vivait dans son cercle propre, et même dans son arrondissement propre ; la haute noblesse vivait dans ses palais au cœur de la ville, la diplomatie dans le troisième arrondissement, l'indus-

trie et le commerce dans le voisinage du Ring, la petite bourgeoisie dans les arrondissements du centre, du deuxième au neuvième, le prolétariat dans les quartiers extérieurs. Mais tout le monde communiait au théâtre ou lors des grandes festivités, comme le corso fleuri sur le Prater, où trois cent mille personnes acclamaient avec enthousiasme les « dix mille de la haute société » dans leurs voitures magnifiquement décorées. A Vienne, tout ce qui comportait couleurs ou musique devenait occasion de festivités, les processions religieuses comme la Fête-Dieu, les parades militaires, la « Musique du château impérial » ; même les funérailles attiraient un grand concours de peuple enthousiaste, et c'était l'ambition de tout bon Viennois d'avoir « un beau convoi » avec un cortège fastueux et une suite nombreuse ; un vrai Viennois métamorphosait sa mort même en spectacle attrayant pour les autres. Toute la ville s'accordait dans ce goût des couleurs, des sonorités, des fêtes, dans le plaisir qu'elle prenait au spectacle considéré comme un jeu et comme un miroir de la vie, que ce fût sur la scène ou dans l'espace de la réalité.

Il n'était certes pas difficile de railler cette « théâtromanie » des Viennois, qui parfois tournait véritablement au grotesque, quand elle les poussait à s'enquérir des circonstances les plus futiles de la vie de leurs favoris ; et l'on peut en effet attribuer pour une part notre indolence politique, notre infériorité économique en face de notre voisin si résolu, l'Empire allemand, à cette surestimation des plaisirs. Mais du point de vue de la culture, cette attention excessive accordée aux événements du monde des arts a fait mûrir chez nous quelque chose d'unique — tout d'abord une extraordinaire vénération pour toute production artistique, puis, grâce à des siècles de pratique, une connaissance sans pareille en ce domaine, et enfin un niveau culturel très élevé. C'est toujours dans les lieux où on l'estime, où même on le surestime, que l'artiste se sent le plus à l'aise et le plus

stimulé. C'est toujours dans les lieux où il devient essentiel à la vie de tout un peuple que l'art atteint à son apogée. Et de même que Florence et Rome, à l'époque de la Renaissance, attiraient à elles les peintres et leur enseignaient la grandeur — parce que chacun sentait qu'il lui fallait sans cesse surpasser les autres et lui-même dans cette perpétuelle compétition livrée sous les yeux de tous les citoyens —, de même, à Vienne, les musiciens, les acteurs connaissaient leur importance dans la ville. A l'Opéra de Vienne, au *Burgtheater*, on ne laissait échapper aucune imperfection : toute fausse note était aussitôt remarquée, toute rentrée incorrecte ou toute coupure censurée, et ce n'étaient pas seulement les critiques professionnels qui exerçaient ce contrôle lors des premières mais, soir après soir, l'oreille attentive du public tout entier, affinée par de perpétuelles comparaisons. Tandis qu'en matière de politique, d'administration, de mœurs, tout allait assez tranquillement son train et que l'on manifestait une indifférence débonnaire à toutes les veuleries et de l'indulgence pour tous les manquements, dans les choses de l'art il n'y avait pas de pardon ; là, l'honneur de la cité était en jeu. Tout chanteur, tout acteur, tout musicien était constamment obligé de donner toute sa mesure, sinon il était perdu. Il était délicieux d'être le favori de Vienne, mais il était difficile de le demeurer ; jamais un relâchement n'était pardonné. Et cette conscience d'être sans cesse surveillé avec une attention impitoyable contraignant tous les artistes viennois à donner leur maximum expliquait aussi leur merveilleux niveau collectif. De ces années de notre jeunesse, chacun d'entre nous a conservé toute sa vie une règle sévère, inflexible, pour juger des productions artistiques. Qui a connu à l'Opéra, sous la direction de Gustav Mahler, cette discipline de fer poussée jusque dans les moindres détails, à l'Orchestre symphonique cet élan lié comme tout naturellement à l'exactitude la plus rigoureuse, celui-là est aujourd'hui bien rare-

ment satisfait d'un spectacle ou de l'exécution d'une œuvre musicale. Nous avons toutefois appris aussi à être sévères envers nous-mêmes pour toutes nos productions artistiques ; un certain niveau de perfection était et demeurait pour nous exemplaire. Ce sens du rythme et du mouvement justes descendait jusque dans les profondeurs du peuple ; car même le plus humble citoyen assis devant son verre exigeait de l'orchestre qu'il lui jouât de la bonne musique, comme du cabaretier qu'il lui servît du bon vin nouveau ; au Prater, le peuple savait exactement laquelle des fanfares militaires avait le plus d'« allant », les « Maîtres allemands » ou les Hongrois ; qui vivait à Vienne respirait avec l'air le sentiment du rythme. Et de même que ce sens de la musique s'exprimait chez nous, écrivains, par une prose particulièrement châtiée, le sens de la mesure se manifestait chez les autres par leur tenue en société et leur vie de tous les jours. Un Viennois dépourvu de sens artistique et qui ne trouvât pas de plaisir à la beauté formelle était inconcevable dans ce qu'on appelle la « bonne » société ; mais même dans les couches inférieures, la vie du plus pauvre comportait un certain instinct de la beauté que suffisait à lui communiquer le paysage, cette atmosphère de sérénité humaine ; on n'était pas un vrai Viennois sans cet amour de la culture, sans ce don de joindre le sens du plaisir à celui de l'examen critique devant ce plus sain des superflus que nous offre la vie.

\*

Or, l'adaptation au milieu — au pays — dans lequel ils vivent n'est pas seulement pour les Juifs une mesure de protection extérieure, mais un besoin intérieur. Leur aspiration à une patrie, à un repos, à une trêve, à une sécurité, à un lieu où ils ne soient pas étrangers les pousse à se rattacher avec passion à la culture du monde qui les entoure. Et — si l'on excepte

l'Espagne du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle — jamais cette symbiose ne s'opéra de façon plus heureuse et plus féconde qu'en Autriche. Etablis depuis plus de deux cents ans dans la ville impériale, les Juifs y rencontrèrent un peuple de mœurs faciles et d'humeur conciliante qu'habitait sous cette apparente légèreté le même instinct profond des valeurs esthétiques et spirituelles, si importantes pour eux-mêmes. Ils rencontrèrent même plus à Vienne : ils y trouvèrent une tâche personnelle à remplir. Au cours du siècle passé, le culte des arts avait perdu en Autriche ses gardiens et protecteurs traditionnels : la maison impériale et l'aristocratie. Tandis qu'au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle Marie-Thérèse chargeait Gluck d'enseigner la musique à ses filles, que Joseph II discutait en connaisseur avec Mozart des opéras de celui-ci, que Léopold III composait lui-même, les empereurs qui vinrent ensuite, François II et Ferdinand, ne s'intéressaient plus du tout aux beaux-arts, et notre empereur François-Joseph qui, à quatre-vingts ans, n'avait jamais lu ni même pris entre ses mains aucun autre livre que son annuaire militaire, allait jusqu'à déclarer à l'égard de la musique une antipathie déclarée. Pareillement, la haute aristocratie avait renoncé à exercer son protectorat ; c'en était fini des temps glorieux où les Esterházy hébergeaient chez eux un Haydn, où les Lobkovitz, les Kinsky et les Waldstein rivalisaient à qui donnerait dans son palais la première exécution des œuvres de Beethoven, où une comtesse Thun se jetait à genoux devant le grand démon pour qu'il veuille bien ne pas retirer de l'Opéra son *Fidelio*. Déjà Wagner, Brahms et Johann Strauss ou Hugo Wolf ne trouvèrent plus auprès d'eux le moindre appui ; afin de maintenir les concerts philharmoniques à leur ancien niveau, de rendre l'existence possible aux peintres et aux sculpteurs, il fallut que la bourgeoisie sautât sur la brèche, et ce fut justement l'orgueil et l'ambition de la bourgeoisie juive de paraître là au premier rang afin de maintenir dans son ancien éclat la renommée

de la culture viennoise. Les Juifs avaient toujours aimé cette ville et s'y étaient acclimatés de toute leur âme, mais seul leur amour de l'art viennois leur permit de sentir qu'ils avaient pleinement acquis droit de cité, qu'ils étaient véritablement devenus des Viennois. Ils exerçaient par ailleurs dans la vie publique une influence assez limitée ; l'éclat de la maison impériale reléguait dans l'ombre toutes les fortunes des particuliers, les hautes positions dans la conduite de l'Etat se transmettaient de père en fils, la diplomatie était réservée à l'aristocratie, l'armée et les fonctions civiles les plus élevées aux vieilles familles, et les Juifs ne cherchaient d'ailleurs pas du tout à se pousser ambitieusement dans ces cercles privilégiés. Avec tact, ils respectaient comme allant de soi ces privilèges traditionnels ; je me souviens, par exemple, que mon père évita toute sa vie de dîner chez Sacher, non par économie, car la différence par rapport aux autres grands hôtels était ridicule, mais par ce sentiment naturel des distances à respecter ; il lui eût paru pénible ou inconvenant de s'asseoir à la table voisine de celle d'un prince Schwarzenberg ou Lobkovitz. Ce n'est que vis-à-vis de l'art que tout le monde à Vienne se sentait un droit égal, parce que l'amour de l'art passait pour un devoir de toute la communauté, et par la façon dont elle a aidé et favorisé la culture viennoise, c'est une part immense que la bourgeoisie juive a prise à son développement. Les Juifs constituaient le véritable public, ils remplissaient les théâtres, les salles de concert, ils achetaient les livres, les tableaux, ils visitaient les expositions, ils étaient partout, avec leur compréhension plus mobile et moins liée par la tradition, promoteurs et champions de toutes les nouveautés. Presque toutes les grandes collections d'œuvres d'art du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été constituées par eux, presque toutes les recherches artistiques avaient été rendues possibles par eux ; sans l'intérêt stimulant que la bourgeoisie ne cessait

d'accorder à ces choses, et compte tenu de l'indolence de la cour, de l'aristocratie et des millionnaires chrétiens — qui préféraient consacrer leur argent à leurs écuries de chevaux de course et à leurs chasses plutôt qu'à l'art — Vienne serait restée aussi en retard sur Berlin dans le domaine artistique que l'Autriche demeurait en retard sur l'Allemagne dans le domaine politique. Quiconque, à Vienne, voulait imposer une nouveauté, comme l'hôte étranger qui cherchait à être compris et à se gagner un public, en était réduit à s'adresser à cette bourgeoisie juive ; la seule fois où l'on essaya, au temps de l'antisémitisme, de fonder un théâtre « national », il ne se trouva ni auteurs, ni acteurs, ni public ; au bout de quelques mois ce « théâtre national » s'effondra lamentablement ; et cette tentative avortée illustra cette vérité : les neuf dixièmes de ce que le monde célébrait comme la culture viennoise du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été favorisés, soutenus, voire parfois créés par la société juive de Vienne.

Car dans ces dernières années, justement — comme en Espagne avant un naufrage aussi tragique —, les Juifs de Vienne étaient devenus productifs dans le domaine des arts, non pas d'une manière spécifiquement juive, mais par un prodige d'harmonisation avec leur milieu, en donnant au génie autrichien, au génie viennois, son expression la plus intense. Goldmark, Gustav Mahler et Schoenberg s'acquirent une réputation internationale dans la création musicale, Oscar Strauss, Léo Fall, Kálmán firent reflourir la tradition de la valse et de l'opéra, Hofmannsthal, Arthur Schnitzler, Beer-Hofmann, Peter Altenberg élevèrent les lettres viennoises à un rang dans la littérature européenne qu'elles n'avaient pas occupé même au temps de Grillparzer et de Stifter ; Sonnenthal, Max Reinhardt restaurèrent dans le monde entier la gloire de la ville du théâtre, Freud et les grandes autorités scientifiques attirèrent tous les

regards vers l'université de vieille renommée ; partout, savants, virtuoses, peintres, régisseurs, architectes et journalistes juifs s'affirmèrent en occupant de hautes positions, les positions les plus élevées, sans qu'on songeât à les leur contester dans la vie spirituelle de Vienne. Par leur amour passionné de cette ville, par leur volonté d'assimilation, ils y étaient parfaitement adaptés, et ils étaient heureux de servir la gloire de l'Autriche ; ils voyaient là une mission à remplir dans le monde, et — il faut le répéter dans l'intérêt de la vérité — une bonne part sinon la plus grande de ce que l'Europe, de ce que l'Amérique admirent aujourd'hui en musique, en littérature, au théâtre, dans les arts appliqués, comme étant l'expression d'une renaissance de la culture viennoise, a été créée par les Juifs de Vienne ; en se défaisant de leurs caractères spécifiques, ils atteignaient à un très haut accomplissement de l'élan millénaire qui les portait vers le spirituel. Une énergie intellectuelle qui, pendant des siècles, n'avait pas trouvé sa voie se liait à une tradition déjà un peu lasse, elle la nourrissait, la ranimait, l'exaltait, la rafraîchissait par l'apport d'une force neuve et grâce à une activité infatigable ; seules les prochaines décennies montreront le crime qu'on a commis contre Vienne en s'appliquant à nationaliser et à provincialiser par la violence une ville dont l'esprit et la culture consistaient justement dans la rencontre des éléments les plus hétérogènes, dans son caractère supranational. Car le génie de Vienne — génie proprement musical — a toujours été d'harmoniser en soi tous les contrastes ethniques et linguistiques, sa culture est une synthèse de toutes les cultures occidentales ; celui qui vivait et travaillait là se sentait libre de toute étroitesse et de tout préjugé. Nulle part il n'était plus facile d'être un Européen, et je sais que je dois principalement à cette ville, qui déjà au temps de Marc Aurèle avait défendu l'esprit romain d'universalisme, d'avoir

de bonne heure appris à aimer l'idée de la communauté comme la plus noble que mon cœur eût en lui.

\*

On vivait bien, on menait une vie facile et insouciant dans cette vieille ville de Vienne, et nos voisins du Nord, les Allemands, considéraient de leur haut, avec un peu de dépit et de dédain, ces Danubiens qui, au lieu de se montrer appliqués, sérieux, et de se tenir à un ordre rigide, jouissaient tranquillement de l'existence, mangeaient bien, prenaient du plaisir aux fêtes et au théâtre et, avec cela, faisaient de l'excellente musique. Au lieu de cette « valeur » allemande qui a finalement empoisonné et troublé l'existence de tous les autres peuples, au lieu de cette avidité de l'emporter sur tous les autres, de prendre partout les devants, à Vienne on aimait bavarder aimablement, on se plaisait aux réunions familiales, et on laissait à chacun sa part, sans envie, dans un esprit de conciliation bienveillante, et peut-être un peu relâchée. « Vivre et laisser vivre », disait la célèbre maxime viennoise, une maxime qui, encore aujourd'hui, me paraît plus humaine que tous les impératifs catégoriques, et elle s'imposait irrésistiblement à tous les milieux. Riches et pauvres, Tchèques et Allemands, chrétiens et juifs vivaient en paix malgré quelques taquineries occasionnelles, et même les mouvements politiques et sociaux étaient dépourvus de cette haine atroce, legs empoisonné de la Première Guerre mondiale, qui s'est introduite dans le sang de notre époque. Dans la vieille Autriche, on se combattait avec des procédés chevaleresques ; il est vrai qu'on s'injurait dans les journaux ou au Parlement, mais après leurs tirades cicéroniennes, les mêmes députés se retrouvaient amicalement autour d'une table, buvant de la bière ou du café et se tutoyant ; même quand Lueger, chef du parti antisémite, fut nommé bourgmestre, rien ne changea dans les relations entre particuliers, et je

dois personnellement reconnaître que ni à l'école, ni à l'université, ni dans le monde littéraire, nul ne m'a jamais suscité le moindre embarras ou témoigné le moindre mépris parce que j'étais juif. La haine entre les pays, les peuples, les couches sociales ne s'étalait pas quotidiennement dans les journaux, elle ne divisait pas encore les hommes et les nations ; l'odieux instinct du troupeau, de la masse, n'avait pas encore la puissance répugnante qu'il a acquise depuis dans la vie publique ; la liberté d'action dans le privé allait de soi à un point qui serait à peine concevable aujourd'hui ; on ne méprisait pas la tolérance comme un signe de mollesse et de faiblesse, on la prisait très haut comme une force éthique.

Car le siècle où je suis né et où j'ai grandi n'était pas un temps de passion. C'était un monde ordonné aux stratifications claires et aux transitions tranquilles, un monde sans hâte. Le rythme des nouvelles vitesses ne s'était pas encore transmis des machines, de l'automobile, du téléphone, de la radio, de l'avion aux hommes, le temps et l'âge avaient une autre mesure. On menait une vie plus nonchalante, et quand j'essaie de me représenter l'apparence des adultes au temps de mon enfance, je suis frappé du grand nombre de ceux qui accusaient une obésité précoce. Mon père, mes oncles, mes professeurs, les vendeurs dans les magasins, les musiciens de l'Orchestre philharmonique devant leurs pupitres étaient tous à quarante ans des hommes corpulents et « dignes ». Ils marchaient à pas lents, parlaient d'un ton mesuré et, en conversant, caressaient leur barbe, très soignée et souvent déjà grisonnante. Or les cheveux gris étaient un nouveau signe de dignité, et un homme « posé » évitait avec soin, comme inconvenants, les gestes et la pétulance de la jeunesse. Même dans ma plus tendre enfance, alors que mon père n'avait pas quarante ans, je ne puis me rappeler l'avoir jamais vu monter ou descendre en courant un escalier ou faire quoi que ce fût

avec une hâte ostensible. La précipitation ne passait pas seulement pour un manque de distinction, mais elle était réellement inutile, car dans ce monde très bourgeoisement stabilisé, avec ses innombrables petites sécurités et protections, jamais il ne se produisait rien de soudain ; les catastrophes qui pouvaient survenir au loin, à la périphérie du monde, ne traversaient pas les parois bien capitonnées de cette vie « assurée ». La guerre des Boers, la guerre russo-japonaise, même la guerre des Balkans ne pénétraient pas de plus d'un pouce dans l'existence de mes parents. Ils sautaient avec la même indifférence, dans le journal, les relations de batailles et la rubrique sportive. Et réellement, en quoi pouvait les toucher ce qui se passait hors d'Autriche, en quoi cela modifiait-il leur vie ? Dans leur Autriche, à cette époque de calme plat, il n'y avait point de révolutions, point de brusque destruction des valeurs ; si par hasard survenait en bourse une baisse de quatre ou cinq points, on appelait déjà cela un « krach », et on parlait en fronçant les sourcils d'une réelle « catastrophe ». On se plaignait plus par habitude que par conviction des « lourds » impôts qui, en fait, si on les compare à ceux de l'après-guerre, ne représentaient qu'une sorte de petit pourboire laissé à l'Etat. On stipulait encore avec la plus grande précision, dans les testaments, les clauses destinées à protéger les petits-enfants et arrière-petits-enfants contre toute perte de fortune, comme si la sécurité était garantie par une invisible reconnaissance de dette des puissances éternelles, et on vivait tranquille en caressant ses petits soucis comme de bons et dociles animaux domestiques dont, au fond, on ne redoutait rien. Quand le hasard me met entre les mains un vieux journal de cette époque, et que je lis des articles au ton passionné sur une petite élection municipale, quand je cherche à me rappeler les pièces jouées au *Burgtheater* avec leurs problèmes infimes ou l'agita-

tion disproportionnée de nos discussions juvéniles sur des sujets finalement insignifiants, je ne puis retenir un sourire involontaire. Que tous ces soucis étaient lilliputiens, que cette époque était calme ! Elle a eu la bonne part, cette génération de mes parents et de nos grands-parents, elle a vécu une vie paisible, droite et claire d'un bout à l'autre. Et cependant, je ne sais si je les envie, car ils ont vécu leur existence somnolente comme au-delà de toutes les vraies amertumes, des perfidies et des forces de la destinée, comme en passant au large de toutes les crises et de tous les problèmes qui broient le cœur, mais qui aussi l'élargissent prodigieusement ! Enveloppés dans le cocon de leur sécurité, de leur fortune, de leur confort, combien peu ils ont su que la vie peut être aussi démesure et tension, cela peut nous surprendre éternellement et nous arracher à tous nos gonds ; dans leur libéralisme et leur optimisme touchants, combien peu ils ont soupçonné que le jour qui commence à poindre à la fenêtre peut briser notre vie. Même dans les nuits les plus noires, ils ne pouvaient concevoir en rêve combien l'homme peut devenir redoutable, mais aussi combien il a de force pour affronter les dangers et surmonter les épreuves. Nous, jetés à travers tous les rapides de l'existence, nous, arrachés à tout enracinement, nous qui recommençons à partir de rien chaque fois que nous sommes acculés à une impasse, nous, victimes mais aussi serviteurs volontaires de puissances mystiques inconnues, nous, pour qui le bien-être est devenu une légende et la sécurité un rêve puéril, nous avons éprouvé dans chacune des fibres de notre corps la tension d'un pôle à l'autre et le frisson de l'éternelle nouveauté. Chaque heure de toutes nos années était liée aux destinées du monde. Dans la souffrance et dans la joie, nous avons vécu le temps de l'histoire bien au-delà de notre petite existence, tandis que ceux-là se confinaient en eux-mêmes. Ainsi chacun

d'entre nous, même le plus humble de notre génération, en sait aujourd'hui mille fois plus sur les réalités de l'existence que le plus sage de nos aïeux. Mais rien ne nous a été donné gratuitement. Ce que nous avons acquis, nous en avons payé le prix entier dans la monnaie qui a cours aujourd'hui.



pagne. Dans les couloirs, nous nous pressâmes aux fenêtres. Qu'était-il arrivé ? Et alors, dans l'obscurité, je vis venir à notre rencontre, l'un après l'autre, plusieurs trains de marchandises, des wagons plats recouverts de bâches, sous lesquelles je crus reconnaître les formes indistinctes et menaçantes de canons. Mon cœur cessa de battre. Ce ne pouvait être que l'avance de l'armée allemande. Peut-être, me disais-je quand même pour me consoler, n'était-ce là qu'une mesure de protection, une menace de mobilisation et non pas la mobilisation elle-même. Car toujours, aux heures de danger, la volonté d'espérer encore devient immense. Enfin vint le signal « Voie libre ». Le train se remit à rouler et entra en gare de Herbesthal. Je ne fis qu'un bond du haut du marche-pied pour me procurer un journal et obtenir des renseignements. Mais la gare était occupée par les soldats. Quand je voulus me rendre dans la salle d'attente, je trouvai devant la porte fermée un employé, sévère, à barbe blanche, qui m'en défendit l'entrée : personne ne devait pénétrer dans les locaux de la gare. Déjà, j'avais aperçu, derrière les vitres de la porte soigneusement masquées de rideaux, le léger cliquetis des sabres et le bruit sec des crosses qu'on repose. Aucun doute, la monstruosité était en marche, l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes contre tous les principes du droit des gens. Je remontai dans le train en frissonnant et continuai mon voyage vers l'Autriche. Il n'y avait désormais plus de doute, j'entrais dans la guerre.

\*

Le lendemain matin en Autriche ! Dans chaque station étaient collées les affiches qui avaient annoncé la mobilisation générale. Les trains se remplissaient de recrues qui allaient prendre leur service, des drapeaux flottaient. A Vienne, la musique résonnait et je trouvais toute la ville en délire. La première crainte

qu'inspirait la guerre que personne n'avait voulue, ni les peuples, ni le gouvernement, cette guerre qui avait glissé contre leur propre intention des mains maladroites des diplomates qui en jouaient et bluffaient, s'était retournée en un subit enthousiasme. Des cortèges se formaient dans les rues, partout s'élevaient soudain des drapeaux, s'agitaient des rubans, montaient des musiques ; les jeunes recrues s'avançaient en triomphe, visages rayonnants, parce qu'on poussait des cris d'allégresse sur leur passage à eux, les petites gens de la vie quotidienne que personne, d'habitude, ne remarquait ni ne fêtait.

Je dois à la vérité d'avouer que dans cette première levée des masses, il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de se soustraire. Et malgré toute ma haine et toute mon horreur de la guerre, je ne voudrais pas être privé dans ma vie du souvenir de ces premiers jours ; ces milliers et ces centaines de milliers d'hommes sentaient comme jamais ce qu'ils auraient dû mieux sentir en temps de paix : à quel point ils étaient solidaires. Une ville de deux millions d'habitants, un pays de près de cinquante millions éprouvaient à cette heure qu'ils participaient à l'histoire universelle, qu'ils vivaient un moment qui ne reviendrait plus jamais et que chacun était appelé à jeter son moi infime dans cette masse ardente pour s'y purifier de tout égoïsme. Toutes les différences de rangs, de langues, de classes, de religions, étaient submergées pour cet unique instant par le sentiment débordant de la fraternité. Des inconnus se parlaient dans la rue, des gens qui s'étaient évités pendant des années se serraient la main, partout on voyait des visages animés. Chaque individu éprouvait un accroissement de son moi, il n'était plus l'homme isolé de naguère, il était incorporé à une masse, il était le peuple, et sa personne, jusqu'alors insignifiante, avait pris un sens. Le petit employé de la poste qui, d'ordinaire, ne faisait que trier des lettres du matin au

soir, qui triait et triait sans interruption du lundi au samedi, le commis aux écritures, le cordonnier avaient soudain dans la vie une autre perspective, une perspective romantique : ils pouvaient devenir des héros. Les femmes célébraient déjà tous ceux qui portaient un uniforme, et ceux qui restaient les saluaient avec vénération, par avance, de ce nom romantique. Ils appréciaient la puissance inconnue qui les arrachait à leur existence quotidienne. Même l'affliction des mères, la crainte des femmes, sentiments par trop naturels, avaient honte de se manifester à l'heure de ces premiers débordements d'enthousiasme. Mais peut-être une puissance plus profonde, plus mystérieuse, était-elle aussi à l'œuvre sous cette ivresse. Cette houle se répandit si puissamment, si subitement sur l'humanité que, recouvrant la surface de son écume, elle arracha des ténèbres de l'inconscient, pour les tirer au jour, les tendances obscures, les instincts primitifs de la bête humaine, ce que Freud, avec sa profondeur de vues, appelait « le dégoût de la culture », le besoin de s'évader une bonne fois du monde bourgeois des lois et des paragraphes et d'assouvir les instincts sanguinaires immémoriaux. Peut-être ces puissances obscures avaient-elles aussi leur part dans cette brutale ivresse où tout se mêlait, la joie du sacrifice et l'alcool, le goût de l'aventure et la foi la plus pure, la vieille magie des drapeaux et des discours patriotiques — cette inquiétante ivresse de millions d'êtres, qu'on peut à peine peindre avec des mots et qui donnait pour un instant au plus grand crime de notre époque un élan sauvage et presque irrésistible.

\*

La génération actuelle, qui n'a vu éclater que la Seconde Guerre mondiale, se demande peut-être : Pourquoi n'avons-nous pas vécu cela ? Pourquoi les masses ne s'enflammèrent-elles pas en 1939 du même

enthousiasme qu'en 1914 ? Pourquoi n'obéirent-elles à l'appel qu'avec fermeté et résolution, silencieuses et fatalistes ? Les mêmes intérêts n'étaient-ils pas en jeu, n'y allait-il pas en fait de biens encore plus sacrés, plus élevés, dans notre guerre actuelle, qui était une guerre pour les idées et non pas seulement pour les frontières et les colonies ?

La réponse est simple : c'est que notre monde de 1939 ne disposait plus d'autant de foi naïve et enfantine que celui de 1914. Alors, le peuple se fiait encore sans réserve à ses autorités ; personne en Autriche n'aurait osé risquer cette pensée que l'empereur François-Joseph, le père de la patrie universellement vénéré, aurait dans sa quatre-vingt-quatrième année appelé son peuple au combat sans y être absolument contraint, qu'il aurait exigé le sanglant sacrifice sans que des adversaires méchants, perfides, criminels eussent menacé la paix de l'empire. Les Allemands, de leur côté, avaient lu les télégrammes de leur empereur au tsar, dans lesquels il luttait pour la paix ; un prodigieux respect de « ceux d'en haut », des ministres, des diplomates et de leur clairvoyance, de leur honnêteté, animait encore les gens simples. Si l'on en était venu à la guerre, cela n'avait pu être que contre la volonté de leurs propres hommes d'Etat ; eux-mêmes ne pouvaient être en faute, personne dans tout le pays n'encourait la moindre responsabilité. C'était donc de l'autre côté de la frontière, dans l'autre pays, que devaient nécessairement se trouver les criminels, les auteurs de guerre ; si l'on prenait les armes, c'était en état de légitime défense contre un ennemi astucieux et fourbe, qui sans le moindre motif « attaquait » la pacifique Autriche, la pacifique Allemagne. En 1939, au contraire, cette foi presque religieuse en l'honnêteté ou, tout au moins, en la capacité du gouvernement avait déjà disparu dans toute l'Europe. On méprisait la diplomatie depuis qu'avec amertume on l'avait vue trahir à Versailles les espoirs d'une paix durable ; les peuples ne se rappé-

laient que trop bien avec quelle absence de vergogne on les avait trompés en leur promettant le désarmement, la suppression de la diplomatie secrète. Au fond, en 1939, il n'y avait pas un seul des hommes d'Etat qu'on respectât, et personne ne remettait avec foi sa destinée entre leurs mains. Le moindre cantonnier français se moquait de Daladier ; en Angleterre, depuis Munich — *peace for our time* \* ! —, toute confiance en la prévoyance de Chamberlain avait disparu ; en Italie, en Allemagne, les masses levaient des yeux, pleins de crainte, vers Mussolini, vers Hitler : où va-t-il encore nous mener ? Sans doute, on ne pouvait s'en défendre, il y allait de la patrie ; ainsi les soldats prirent leurs fusils, les femmes laissèrent partir leurs enfants, mais ce n'était plus, comme autrefois, avec la conviction inébranlable que le sacrifice n'avait pu être évité. On obéissait, mais on ne témoignait pas d'allégresse. On montait au front, mais on ne rêvait plus d'être un héros ; déjà les peuples et les individus sentaient qu'ils n'étaient que les victimes, ou de quelque folie humaine, politique, ou d'une fatalité insondable et maligne.

Et puis, en 1914, après un demi-siècle de paix, que savaient de la guerre les grandes masses ? Elles ne la connaissaient pas. Il ne leur était guère arrivé d'y penser. Elle restait une légende et c'était justement cet éloignement qui l'avait faite héroïque et romantique. On la voyait toujours dans la perspective des livres de lecture scolaires et des tableaux des musées : d'éblouissantes attaques de cavaliers en uniformes resplendissants ; la balle mortelle, généreusement, frappait toujours en plein cœur ; toute la campagne était une foudroyante marche à la victoire : « Nous serons de retour à la maison pour Noël », criaient à leur mère, en riant, les recrues de 1914. Qui, au village ou à la ville, se souvenait encore de la « véritable » guerre ? Tout au plus quelques vieillards qui, en 1866,

\* Paix pour notre temps. Voir ci-après pp. 483-484.

avaient combattu contre les Prussiens, nos alliés d'aujourd'hui ; et que cette guerre avait été rapide et lointaine, qu'il s'y était versé peu de sang ! Une campagne de trois semaines, et sans beaucoup de victimes, finalement, avant qu'on reprenne haleine ! Une rapide excursion en pays romantique, une aventure sauvage et virile — c'est de ces couleurs que la guerre se peignait en 1914 dans l'imagination de l'homme du peuple, et les jeunes gens avaient même sérieusement peur de manquer, dans leur vie, une expérience aussi merveilleuse et excitante ; c'est pourquoi ils se pressaient en tumulte autour des drapeaux, c'est pourquoi ils chantaient et poussaient des cris de joie dans les trains qui les menaient à l'abattoir. Les flots rouges d'un sang sauvage et enfiévré battaient dans les veines de tout l'empire. Mais la génération de 1939 connaissait la guerre. Elle ne s'illusionnait plus. Elle savait qu'elle n'était pas romantique mais barbare. Elle savait qu'elle durerait des années et des années, temps irremplaçable dans une vie. Elle savait qu'on ne se lançait pas à l'assaut de l'ennemi sous des ornements de feuilles de chêne et de rubans multicolores, mais qu'on demeurait tapi pendant des semaines dans ses tranchées ou ses quartiers, couvert de poux et à demi mourant de soif, qu'on pouvait être déchiqueté et mutilé de loin sans avoir jamais vu l'adversaire. On connaissait d'avance par les journaux, par les cinémas, les techniques nouvelles et diaboliques des arts de l'extermination ; on savait que les tanks gigantesques broyaient au passage les blessés et que les avions déchiquetaient femmes et enfants dans leur lit ; on savait qu'une guerre mondiale en 1939, du fait de sa mécanisation sans âme, serait mille fois plus ignoble, plus bestiale, plus inhumaine que toutes les guerres précédentes dans l'histoire de l'humanité. Pas un seul homme de la génération de 1939 ne croyait plus à une justice de la guerre, voulue par Dieu ; pis encore, on ne croyait plus en la justice ni en la durabilité de la paix qu'elle était censée gagner par

les armes. Car on se souvenait encore trop bien de toutes les déceptions que la dernière avait apportées : la misère au lieu de l'enrichissement, l'amertume au lieu de l'apaisement, la famine, la dépréciation de la monnaie, les révoltes, la perte des libertés civiques, l'asservissement à l'Etat, une insécurité qui détruisait les nerfs, la méfiance de tous vis-à-vis de tous.

Voilà ce qui créait la différence. La guerre de 1939 avait une signification spirituelle, il y allait de la liberté, de la sauvegarde d'un bien moral ; et le fait de combattre pour une idée rend l'homme dur et résolu. La guerre de 1914, en revanche, ne savait rien des réalités, elle servait encore une illusion, le rêve d'un monde juste et pacifique. Et seule l'illusion rend heureux, non le savoir. C'est pourquoi les victimes d'alors poussaient dans leur ivresse des cris de joie en marchant à l'abattoir, guirlandes de fleurs et feuilles de chêne au casque, dans les rues sonores et étincelantes comme par un jour de fête.

\*

Si je ne succombai pas moi-même à cette subite ivresse patriotique, je ne le dus nullement à une lucidité ou à une clairvoyance spéciales, mais au genre de vie que j'avais mené jusque-là. Deux jours auparavant, j'étais encore en « pays ennemi », et j'avais ainsi pu me persuader que les grandes masses, en Belgique, étaient tout aussi pacifiques que les gens de chez nous, qu'elles non plus ne se doutaient de rien. De plus, j'avais trop longtemps mené une existence cosmopolite pour pouvoir du jour au lendemain haïr un monde qui était mien au même titre que ma patrie. Depuis des années je me défiais de la politique, et je venais ces derniers temps, au cours d'innombrables conversations avec mes amis français, mes amis italiens, de discuter de l'absurdité que représentait une possible guerre. J'étais donc en quelque sorte vacciné par la défiance contre l'infection de l'enthousiasme

patriotique, et, prémuni comme je l'étais contre cet accès de fièvre de la première heure, je demeurai bien résolu à ne point me laisser ébranler dans ma conviction qu'une union de l'Europe était nécessaire par une lutte fratricide qu'avaient déchaînée des diplomates maladroits et des fabricants de munitions brutaux.

Au-dedans de moi-même, je fus donc affermi dès le premier instant dans ma position de citoyen du monde ; il me fut plus difficile de trouver une attitude convenable en tant que citoyen de l'Etat. Bien que je n'eusse que trente-deux ans, je ne fus tout d'abord soumis à aucune obligation militaire, parce que tous les conseils de révision m'avaient déclaré inapte, ce qui, sur le moment déjà, m'avait rendu fort heureux. Premièrement, cet ajournement m'évitait de perdre dans l'armée une année de service militaire stupide ; être exercé en plein XX<sup>e</sup> siècle au maniement d'armes meurtrières me paraissait de plus un anachronisme criminel. L'attitude convenable pour un homme qui nourrissait mes convictions aurait été de me déclarer *conscientious objector* \* en temps de guerre, ce qui, en Autriche (au contraire de ce qui se passait en Angleterre), était menacé des plus lourdes peines pensables et réclamait de l'âme une véritable fermeté de martyr. Mais — je ne rougis pas de reconnaître ouvertement ce défaut — l'héroïsme ne convient pas à ma nature. Mon mouvement naturel, dans toutes les situations périlleuses, a toujours été de les esquiver, et ce n'est pas dans cette seule circonstance qu'on a pu, peut-être à bon droit, accuser mon irrésolution, reproche qu'on a si souvent adressé dans un autre siècle à mon maître vénéré, Erasme de Rotterdam. D'autre part, en un temps pareil, il était insupportable pour un homme relativement jeune d'attendre qu'on le tirât de son obscurité pour le jeter à une place qui n'était pas la sienne. Je cherchai donc une activité où je pusse quand même me rendre utile sans travailler à exciter

\* Objecteur de conscience.

les esprits, et comme un de mes amis, officier supérieur, était aux Archives militaires, je pus y être engagé. J'avais à assurer un service de bibliothèque où ma connaissance des langues me permit d'être de quelque secours ; je pus améliorer le style des communications destinées au public — ce n'était pas là, assurément, une activité glorieuse, j'en conviens très volontiers, cependant elle me semblait personnellement plus convenable que d'enfoncer une baïonnette dans les entrailles d'un paysan russe. Mais ce qui me décida, c'est qu'il me restait du temps, après mon travail qui n'était pas trop absorbant, pour cet autre travail qui me paraissait le plus important dans cette guerre : préparer la réconciliation future.

\*

Ma situation dans le cercle de mes amis viennois se révéla plus délicate que ma situation officielle. N'ayant que peu de culture européenne et vivant dans un horizon purement allemand, la plupart de nos écrivains pensaient ne pouvoir jouer mieux leur partie qu'en exaltant l'enthousiasme des foules, et en étayant d'appels poétiques ou d'idéologies scientifiques la prétendue beauté de la guerre. Presque tous les écrivains allemands, Hauptmann et Dehmel en tête, se croyaient obligés, comme au temps des anciens Germains, de jouer les bardes et d'enflammer de leurs chants et de leurs runes les combattants qui allaient au front pour les encourager à bien mourir. Des poésies pleuvaient par centaines, qui faisaient rimer gloire et victoire \*, effort et mort. Les écrivains se rassemblaient pour jurer solennellement de ne plus jamais entretenir de relations culturelles avec un Français, avec un Anglais ; bien plus, ils niaient du jour au lendemain qu'il eût jamais existé une culture

\* En allemand, *Krieg auf Sieg*, guerre et victoire ; *Not auf Tod*, nécessité et mort.

anglaise, une culture française. Tout cela était insignifiant et sans valeur en regard de l'esprit allemand, de l'art allemand et des mœurs allemandes. Les savants étaient pires. Les philosophes ne connaissaient soudain plus d'autre sagesse que de déclarer la guerre un « bain d'acier » bienfaisant qui préservait du relâchement les forces des peuples. A leurs côtés se rangeaient les médecins, qui vantaient leurs prothèses avec une telle emphase qu'on avait presque envie de se faire amputer une jambe afin de remplacer le membre sain par un appareil artificiel. Les prêtres de toutes les confessions ne voulaient pas rester en retrait et mêlaient leurs voix au chœur. Il semblait parfois qu'on entendait vociférer une horde de possédés, et cependant tous ces hommes étaient les mêmes dont nous admirions encore une semaine, un mois auparavant, la raison, la force créatrice, la dignité humaine.

Mais ce qu'il y avait de plus affligeant dans cette folie, c'était que la plupart de ces hommes étaient sincères. La plupart, ou trop âgés ou physiquement inaptes au service militaire, se croyaient déceimment tenus de « participer » d'une manière ou d'une autre à l'action commune. Ce qu'ils avaient créé, ils le devaient à la langue et par conséquent au peuple. Ils voulaient donc servir leur peuple par la langue et lui faire entendre ce qu'il désirait entendre : que dans cette lutte le droit était tout entier de son côté, tous les torts de l'autre, que l'Allemagne serait victorieuse et que ses adversaires succomberaient ignominieusement — sans se douter le moins du monde qu'ils trahissaient ainsi la vraie mission du poète, qui est de protéger et de défendre ce qu'il y a d'universellement humain dans l'homme. Plusieurs, à la vérité, sentiraient bientôt sur leur langue la saveur amère du dégoût que leur inspirait leur propre parole, quand la mauvaise eau-de-vie du premier enthousiasme se fut évaporée. Mais durant ces premiers mois, les plus écoutés furent ceux qui hurlaient le plus fort, et d'un

côté comme de l'autre, ils chantèrent et crièrent donc en un chœur sauvage.

Le cas le plus typique, le plus bouleversant, d'une telle extase sincère encore qu'insensée, fut pour moi celui d'Ernst Lissauer. Je le connaissais bien. Il écrivait de petits poèmes succincts et durs, et il était avec cela l'homme le plus débonnaire qu'on pût imaginer. Je me souviens encore que je dus me mordre les lèvres pour dissimuler un sourire quand il me rendit visite pour la première fois. D'après ses vers très allemands, nerveux, qui recherchaient en tout l'extrême concision, je m'étais inconsciemment représenté ce poète lyrique comme un jeune homme élancé et ossu. Or celui que je vis entrer dans ma chambre en tanguant était un petit bonhomme à panse de tonneau, avec un visage qui respirait la cordialité sur un double menton, débordant de vivacité et d'amour-propre, qui bredouillait en parlant, était possédé par la poésie, et que rien ne pouvait retenir de citer et de réciter ses vers, sans trêve ni repos. Avec tous ses ridicules, on ne pouvait se défendre de l'aimer, parce qu'il était chaleureux, bon camarade, loyal et presque démoniaquement dévoué à son art.

Issu d'une famille allemande fortunée, il avait fait ses classes au lycée Frédéric-Guillaume à Berlin, et il était peut-être le plus prussien ou le plus prussianisé des Juifs que je connus. Il ne parlait aucune autre langue vivante que la sienne, il n'était jamais sorti d'Allemagne. L'Allemagne était pour lui le monde, et plus une chose était allemande, plus elle l'enthousiasmait. Yorck, et Luther, et Stein étaient ses héros, la guerre de libération de l'Allemagne \* son thème favori, Bach son dieu en musique ; il le jouait merveilleusement, malgré ses petits doigts courts, épais et bouffis. Personne ne connaissait mieux que lui la poésie allemande, personne n'était plus amoureux, plus enchanté de la langue allemande — comme

\* Contre Napoléon, en 1813.

beaucoup de Juifs dont les familles n'étaient entrées que tard dans la culture germanique, il croyait en l'Allemagne plus que le plus croyant des Allemands.

Quand la guerre éclata, son premier soin fut de courir à la caserne et de s'engager comme volontaire. Et je puis me figurer les éclats de rire des sergents-chefs et des soldats de première classe quand cette masse épaisse gravit l'escalier en haletant. Ils le renvoyèrent aussitôt. Lissauer était désespéré ; mais comme les autres, il voulait au moins servir l'Allemagne avec sa poésie. Pour lui, tout ce que rapportaient les journaux allemands était la plus sûre des vérités. Son pays avait été attaqué, et le pire criminel, conformément à la mise en scène de la Wilhelmstrasse \*, était ce perfide Lord Grey, le ministre des Affaires étrangères anglais. Il exprima ce sentiment que l'Angleterre était la grande coupable envers l'Allemagne et la principale responsable de la guerre dans un « Chant de haine contre l'Angleterre », poème — je ne l'ai pas sous les yeux — qui, en vers durs, serrés, saisissants, portait la haine de l'Angleterre jusqu'au serment éternel de ne jamais pardonner à cette nation son « crime ». Malheureusement, il apparut bientôt combien il est facile d'agir au moyen de la haine (ce petit Juif obèse et aveuglé de Lissauer préfigurait l'exemple de Hitler). Le poème tomba comme une bombe dans un dépôt de munitions. Jamais peut-être une poésie allemande, pas même la « Garde au Rhin \*\* », n'a connu une popularité aussi rapide que ce « Chant de haine contre l'Angleterre » de triste renom. L'empereur, enthousiasmé, conféra à Lissauer l'ordre de l'Aigle rouge, on reproduisit sa poésie dans les journaux, les instituteurs la lurent aux enfants dans les écoles, les officiers s'avancèrent devant le front des troupes et la récitèrent aux soldats

\* Le ministère des Affaires étrangères allemand.

\*\* « Die Wacht am Rhein », poème patriotique de Max Schneckenburger (1840).

jusqu'à ce que chacun sût par cœur cette litanie de haine. Mais on ne s'en tint pas là. Le petit poème fut mis en musique et développé en un chœur qui fut exécuté dans les théâtres ; il n'y eut bientôt plus un seul des soixante-dix millions d'Allemands qui ne connût de la première ligne à la dernière ce « Chant de haine » ; et le monde entier ne tarda pas à le connaître à son tour, même si sans doute il l'accueillit avec moins d'enthousiasme. Du jour au lendemain, Lissauer avait conquis une réputation qui, il est vrai, devait plus tard brûler sa chair comme la tunique de Nessus. Car dès que la guerre fut finie et que les marchands se remirent à vouloir faire des affaires, que les politiciens s'efforcèrent loyalement à l'entente, on fit tout pour désavouer ce poème, qui réclamait une haine éternelle contre l'Angleterre. Et pour se décharger de toute complicité, on mit au pilori le pauvre « Lissauer la Haine », comme le seul responsable de cette hystérie haineuse que tous, en 1914, avaient partagée, du premier au dernier. En 1919, ceux qui l'avaient fêté en 1914 se détournèrent ostensiblement de lui. Les journaux ne publièrent plus ses poèmes ; quand il se montrait parmi ses camarades, il s'établissait un silence contraint. L'abandonné fut ensuite expulsé par Hitler de cette Allemagne à laquelle il était attaché par toutes les fibres de son cœur, et il mourut oublié, victime tragique de ce seul poème qui ne l'avait élevé si haut que pour le briser dans une chute d'autant plus profonde.

\*

Tous étaient comme Lissauer — sincères dans leurs sentiments et croyant agir loyalement, ces poètes, ces professeurs d'alors soudain patriotes ; je ne le nie pas. Mais, au bout de très peu de temps, déjà, on put reconnaître quel mal terrible ils faisaient avec leur glorification de la guerre et leurs orgies de haine. En 1914, de toute façon, tous les peuples en guerre se

trouvaient en état de surexcitation ; les pires rumeurs se transformaient aussitôt en vérités, les plus absurdes calomnies trouvaient créance. En Allemagne, les gens juraient par douzaines qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, immédiatement avant le début de la guerre, des automobiles chargées d'or rouler de France vers la Russie ; les fables des yeux crevés et des mains coupées, qui se répandent promptement le troisième ou le quatrième jour de chaque guerre, remplissaient les journaux. Hélas, ils ne savaient pas, ces inconscients qui propageaient de tels mensonges, que la technique consistant à accuser les soldats ennemis de toutes les atrocités imaginables fait partie du matériel de guerre au même titre que les munitions et les avions, et que dans les premiers jours de chaque guerre on s'empresse régulièrement de les tirer de leurs magasins. La guerre ne peut s'accorder avec la raison et l'équité. Il lui faut l'enthousiasme pour sa propre cause et la haine de l'adversaire.

Or il est dans la nature humaine que des sentiments violents ne sauraient durer indéfiniment, ni dans un individu ni dans un peuple, et l'organisation militaire le sait. C'est pourquoi elle a besoin d'un aiguillage artificiel, d'un continuel *doping* de l'excitation, et ce travail de stimulation, c'est aux intellectuels qu'il incombe, aux poètes, aux écrivains, aux journalistes — que ce fût avec bonne ou mauvaise conscience, loyalement ou par routine professionnelle, peu importait. Ils avaient battu le tambour de la haine et ils continuèrent à le battre énergiquement jusqu'à ce que le plus impartial sentît ses oreilles tinter et son cœur frémir. Presque tous, en Allemagne, en France, en Italie, en Russie, en Belgique, servaient la « propagande de guerre » et par là même la folie, la haine collective, au lieu de la combattre.

Les suites en furent désastreuses. A l'époque, comme la propagande ne s'était pas encore usée dès le temps de paix, les peuples, malgré les déceptions par milliers qu'ils avaient connues, tenaient encore pour

vrai tout ce qui était imprimé. Et c'est ainsi que le pur, le bel enthousiasme prêt à tous les sacrifices des premiers jours se transforma peu à peu en une orgie des sentiments les plus détestables et les plus stupides. On « combattait » la France et l'Angleterre à Vienne et à Berlin, sur le Ring et sur la Friedrichstrasse, ce qui était singulièrement plus aisé. Les inscriptions en français ou en anglais aux devantures des magasins devaient disparaître, même un couvent « *Zu den Englischen Fräulein* \* » dut changer de nom, parce que le peuple s'irritait, ne soupçonnant pas qu'*Englishe* désignait les anges et non pas les Anglais. D'honnêtes commerçants estampillaient leurs enveloppes de la devise : *Gott strafe England* \*\*, des femmes de la bonne société juraient (et écrivaient dans des lettres aux journaux) qu'elles ne parleraient plus jamais un mot de français. Shakespeare était banni des scènes allemandes, Mozart et Wagner des salles de concert de France et d'Angleterre, les professeurs allemands expliquaient que Dante était un Germain, les français que Beethoven était un Belge, on réquisitionnait sans scrupules les trésors culturels des pays étrangers, comme le blé ou les minerais. Ce n'était pas assez que chaque jour des milliers de paisibles citoyens de ces pays s'entretussent sur le front, on insultait et on conspuait à l'arrière, dans les deux camps, les grands défunts ennemis qui depuis des siècles reposaient muets dans leurs tombeaux. La confusion des esprits devenait de plus en plus absurde. La cuisinière à son fourneau, qui n'avait jamais franchi l'enceinte de sa ville et n'avait pas ouvert un atlas depuis ses années d'école, était persuadée que l'Autriche ne pouvait pas vivre sans le Sandjak (un petit district frontalier quelque part en Bosnie). Les cochers se disputaient dans la rue sur le montant des indemnités de guerre qu'il

\* Ce qui peut se comprendre comme « Aux demoiselles anglaises » au lieu de « Aux demoiselles angéliques ».

\*\* « Que Dieu punisse l'Angleterre. »

faudrait imposer à la France, cinquante ou cent milliards, sans savoir ce que représentait un milliard. Point de ville, point de groupe qui ne succombât à cette épouvantable hystérie de la haine. Les prêtres prêchaient devant leurs autels, les sociaux-démocrates qui, un mois auparavant, stigmatisaient le militarisme comme le plus grand des crimes, faisaient encore plus de bruit que les autres, s'il était possible, afin de ne point passer, selon le mot de Guillaume II, pour des « sans-patrie ». C'était la guerre d'une génération sans soupçon, et cette foi intacte des peuples en la justice unilatérale de leur cause devint justement le plus grand des dangers.

\*

Peu à peu, au cours de ces premières années de la guerre de 1914, il devint impossible d'échanger avec quiconque une parole raisonnable. Les plus pacifiques, les plus débonnaires, étaient enivrés par les vapeurs de sang. Des amis que j'avais toujours connus comme des individualistes déterminés, voire comme des anarchistes intellectuels, s'étaient transformés du jour au lendemain en patriotes fanatiques, et de patriotes en annexionnistes insatiables. Toutes les conversations se terminaient par des phrases aussi sottes que celle-ci : « Qui ne sait haïr ne sait pas non plus aimer vraiment », ou encore par de grossières accusations. Des camarades avec qui je n'avais jamais eu de querelle depuis des années m'accusaient avec la dernière rudesse de n'être plus un Autrichien ; je n'avais qu'à aller là-bas, en France ou en Belgique. Ils insinuaient même prudemment que l'on devrait en fait dénoncer aux autorités des opinions comme celle que cette guerre était un crime, car les « défaitistes » — ce beau mot venait d'être inventé en France — étaient les pires criminels envers la patrie.

Il ne restait dès lors qu'une chose à faire : se replier sur soi-même et se taire aussi longtemps que dure-



raient la fièvre et le délire des autres. Cela n'était pas facile. Car même vivre en exil — je l'ai éprouvé surabondamment — n'est pas si terrible que d'être seul dans sa patrie. A Vienne, je m'étais aliéné mes anciens amis, ce n'était pas le moment d'en chercher de nouveaux. Avec le seul Rainer Maria Rilke j'avais parfois une conversation pleine d'intime compréhension. On avait réussi à le réquisitionner lui aussi pour nos archives de guerre, bien à l'écart des opérations, car il aurait été le soldat le plus impossible, avec la délicatesse excessive de ses nerfs, auxquels la saleté, les odeurs, le bruit donnaient de vrais malaises physiques. Je ne peux me retenir de sourire toutes les fois que je me souviens de lui en uniforme. Un jour on frappa à ma porte. Un soldat se tenait là, l'air passablement intimidé. L'instant d'après je tressaillis : Rilke — Rainer Maria Rilke déguisé en militaire ! Il était si touchant de maladresse, serré au col, troublé à la pensée d'avoir à présenter les marques de respect à chaque officier, en claquant les talons. Et comme, dans son obsession magique de la perfection, il voulait exécuter avec une précision exemplaire jusqu'à ces insignifiantes formalités du règlement, il se trouvait dans un état de permanente consternation. « J'ai détesté ce costume militaire depuis l'école des cadets, me disait-il de sa voix douce. Je croyais y avoir échappé pour toujours. Et voici qu'il me faut l'endosser de nouveau, à près de quarante ans ! » Il y eut heureusement des mains secourables pour le protéger et il fut bientôt réformé grâce à un examen médical de complaisance. Il revint frapper à la porte de mon bureau pour prendre congé — cette fois en vêtements civils —, je dirais presque apporté par le vent, tant sa démarche était toujours indescriptiblement silencieuse. Il voulait me remercier encore d'avoir essayé, par l'entremise de Rolland, de sauver sa bibliothèque, confisquée à Paris. Pour la première fois, il n'avait plus l'air jeune ; on aurait dit que la pensée de l'horreur l'avait épuisé. « A l'étranger !

disait-il. Si seulement on pouvait aller à l'étranger ! La guerre est toujours une prison. » Puis il s'en fut. J'étais de nouveau tout seul.

Au bout de quelques semaines, résolu à échapper à cette dangereuse psychose collective, je déménageai pour m'installer dans une banlieue champêtre, afin de commencer en pleine guerre ma guerre personnelle : la lutte contre la trahison de la raison au profit de l'actuelle passion des masses.

## RETOUR EN AUTRICHE

Du point de vue de la pure logique, retourner en Autriche après la défaite des armes allemandes et autrichiennes était la plus grande sottise que je pouvais commettre — dans cette Autriche qui, sur la carte de l'Europe, n'était plus qu'une lueur crépusculaire et comme une ombre grise, incertaine et sans vie de l'ancienne monarchie impériale. Les Tchèques, les Polonais, les Italiens, les Slovènes lui avaient arraché leurs territoires ; ce qui en restait était un tronc mutilé et saignant de toutes ses veines. Des six ou sept millions que l'on contraignit à se déclarer « Autrichiens-Allemands », la capitale rassembla à elle seule deux millions d'êtres affamés et grelottants de froid. Les fabriques qui avaient autrefois enrichi le pays se trouvaient à présent en territoire étranger, les lignes de chemins de fer étaient réduites à de lamentables moignons ; on avait pris son or à la Banque nationale, tout en lui imposant cependant la charge gigantesque de l'emprunt de guerre. Les frontières étaient encore indéterminées, car le congrès de la paix avait à peine commencé, les obligations de chacun n'avaient pas encore été définies, il n'y avait plus de farine, plus de pain, plus de charbon, plus de pétrole ; une révolution semblait inévitable, ou quelque autre solution catastrophique. Selon toute prévision humaine, ce pays créé artificiellement par les Etats victorieux ne pouvait pas vivre indépendant et

— tous les partis le proclamaient d'une seule voix, les socialistes, les cléricaux, les nationaux — ne voulait absolument pas vivre indépendant. Pour la première fois dans l'histoire, à ma connaissance, se produisit ce fait paradoxal qu'on contraignit un pays à une indépendance qu'il déclinait lui-même avec acharnement. L'Autriche souhaitait être réunie ou bien aux Etats voisins, comme par le passé, ou bien à l'Allemagne qui lui était apparentée, mais elle ne désirait nullement, mutilée comme elle l'était, mener une existence humiliée de mendicante. Les Etats voisins, en revanche, ne voulaient plus d'une alliance économique avec cette Autriche, soit qu'ils la jugeassent trop pauvre, soit qu'ils craignissent un retour des Habsbourg. D'autre part, les Alliés s'opposaient à l'union avec l'Allemagne, afin de ne pas renforcer cette Allemagne vaincue. Ainsi l'on décréta : la république d'Autriche allemande doit subsister. Fait unique dans l'histoire, à un pays qui ne voulait pas exister, on commandait : « Tu dois exister ! »

Moi-même, aujourd'hui, je n'arrive plus guère à m'expliquer les raisons qui me déterminèrent à retourner volontairement là-bas, alors que les pires calamités s'étaient abattues sur ce pays. Mais tout bien considéré, nous autres, gens de l'avant-guerre, avions de par notre éducation un sentiment du devoir plus fort que ceux qui nous ont suivis ; on croyait appartenir plus que jamais à sa patrie, à sa famille, en une telle heure d'extrême détresse. Il me paraissait un peu lâche d'esquiver commodément les tragédies qui se préparaient là-bas — et j'étais conscient de ma responsabilité, justement comme auteur de *Jérémie* : il me fallait, par la parole, aider à surmonter le désastre. Alors que j'étais superflu pendant la guerre, il me semblait qu'après la défaite ma véritable place était là, d'autant que par mon opposition à la prolongation de la guerre, j'avais acquis une certaine position morale, surtout auprès de la jeunesse. Et même si l'on n'avait le pouvoir de rien faire, il restait la satisfaction

de prendre sa part des souffrances communes qu'on avait prédites.

Un voyage en Autriche demandait alors des préparatifs comme une expédition en pays arctique. Il fallait s'équiper de vêtements chauds et de linge de laine, car on savait que de l'autre côté de la frontière il n'y avait pas de charbon — et l'hiver était à la porte. On faisait ressemeler ses chaussures, car là-bas il n'y avait plus que des semelles de bois. On emportait avec soi du chocolat et autant de provisions qu'il était permis d'en faire sortir de Suisse, afin de ne pas mourir de faim en attendant que vous soient délivrés les premiers tickets de pain et de graisse. On assurait ses malles pour le montant le plus élevé possible car la plupart des fourgons de bagages étaient pillés, et chaque soulier, chaque pièce de vêtement était irremplaçable. Ce n'est que dix ans plus tard, quand je fis un voyage en Russie, que je pris de semblables dispositions. Un instant, je demeurai indécis à la station frontière de Buchs, où j'étais arrivé si comblé de bonheur plus d'un an auparavant, et je me demandai si je ne ferais pourtant pas mieux de revenir en arrière au dernier moment. C'était là, je le sentais bien, un instant décisif de ma vie. Finalement, je pris le parti le plus pénible et le plus difficile. Je remontai dans le train.

\*

A mon arrivée à la station frontière suisse de Buchs une année auparavant, j'avais vécu une minute exaltante. Maintenant, à mon retour, une autre minute tout aussi inoubliable m'attendait à la gare autrichienne de Feldkirch. Dès ma descente du train, j'avais remarqué chez les douaniers et les policiers une singulière agitation. Ils ne faisaient pas particulièrement attention à nous et expédiaient avec la plus grande indifférence leur visite des bagages : manifestement, ils attendaient quelque chose de plus impor-

tant. Enfin se fit entendre le coup de cloche qui annonçait l'approche d'un train venant du côté autrichien. Les policiers s'alignèrent, tous les employés sortirent précipitamment de leurs cabines, leurs femmes — de toute évidence mises au courant — se pressèrent sur le quai ; parmi les gens qui attendaient, une vieille dame en noir avec ses deux filles me frappa particulièrement ; sa tenue et son costume annonçaient une aristocrate. Elle était visiblement émue et portait à tout moment son mouchoir à ses yeux.

Le train s'avança lentement, je dirais presque majestueusement, un train d'une espèce spéciale, non pas les habituelles voitures de voyageurs détériorées par l'usage et délavées par la pluie, mais de larges wagons noirs, un train salon. La locomotive s'arrêta. Un mouvement imperceptible se fit dans les rangs de ceux qui attendaient, je ne savais toujours pas pourquoi. Alors je reconnus derrière la glace du wagon la haute stature dressée de l'empereur Charles, le dernier empereur d'Autriche et son épouse en vêtements noirs, l'impératrice Zita. Je tressaillis : le dernier empereur d'Autriche, l'héritier de la dynastie des Habsbourg qui avait gouverné le pays pendant sept cents ans, quittait son empire ! Bien qu'il se fût refusé à une abdication en bonne et due forme, la République lui avait accordé son départ avec tous les honneurs, ou plutôt elle le lui avait imposé. Maintenant, cet homme grand et grave se tenait debout à la fenêtre et voyait pour la dernière fois les montagnes, les maisons, les gens de son pays. C'était un moment historique que je vivais — et doublement bouleversant pour un homme qui avait été élevé dans la tradition de l'empire, dont la première chanson qu'il avait apprise à l'école avait été l'hymne impérial, qui, plus tard, au service militaire, avait juré « obéissance sur terre, sur mer et dans les airs » à cet homme qui, dans ses vêtements civils, regardait devant lui, grave et pensif. J'avais vu d'innombrables fois le vieil empe-

reur dans la splendeur depuis longtemps légendaire aujourd'hui des grandes festivités, je l'avais vu sur le grand escalier de Schönbrunn, entouré de sa famille et des uniformes étincelants des généraux, quand il recevait l'hommage des quatre-vingt mille enfants des écoles de Vienne, lesquels, rangés sur la vaste prairie verte, chantaient de leurs voix grêles, en un chœur touchant, le « Dieu protège l'empereur », de Haydn. Je l'avais vu aux bals de la cour, je l'avais vu en uniforme chamarré aux représentations du Théâtre Paré, ou encore à Ischl, partant pour la chasse, coiffé du chapeau vert des Styriens, je l'avais vu, la tête inclinée, se dirigeant pieusement vers l'église Saint-Etienne dans la procession de la Fête-Dieu — et, par un jour d'hiver brumeux et humide, j'avais vu le catafalque, alors qu'en pleine guerre on descendait le vieil homme dans la crypte des Capucins pour qu'il y prenne son dernier repos. « L'empereur », ce mot avait réuni pour nous toute la puissance, toute la richesse, il avait été le symbole de la pérennité de l'Autriche et, dès l'enfance, on avait appris à prononcer ces syllabes avec vénération. Et maintenant, je voyais son successeur, le dernier empereur d'Autriche, quitter le pays en proscrit. La glorieuse lignée des Habsbourg qui, de siècle en siècle, s'étaient transmis le globe et la couronne, finissait à cette minute. Tous ceux qui nous entouraient sentaient l'histoire, l'histoire universelle, dans ce spectacle tragique. Les gendarmes, les policiers, les soldats semblaient embarrassés et se détournaient un peu, honteux parce qu'ils ne savaient pas s'il leur était encore permis de rendre les honneurs, les femmes n'osaient pas lever franchement les yeux, personne ne parlait, de telle sorte qu'on entendit soudain les légers sanglots de la vieille dame en deuil, qui était venue Dieu sait d'où pour voir une fois encore « son » empereur. Finalement, le chef de train donna le signal. Chacun tressaillit instinctivement, la minute irrévocable commençait. La locomotive se mit à tirer avec une forte secousse, comme

si elle aussi devait se faire violence ; le train s'éloigna lentement. Les employés le suivirent des yeux avec respect. Puis ils s'en retournèrent dans leurs bureaux avec cette espèce d'embarras qu'on observe aux enterrements. En cet instant seulement la monarchie presque millénaire avait réellement pris fin. Je savais que je rentrais dans une autre Autriche, dans un autre monde.

\*

Le train n'avait pas plus tôt disparu dans le lointain qu'on nous invita à descendre des wagons suisses, propres et bien entretenus, et à monter dans les autrichiens. Il suffisait de pénétrer dans ces wagons autrichiens pour savoir d'avance ce qui était arrivé à ce pays. Les contrôleurs qui vous assignaient vos places se traînaient, maigres, affamés et à moitié dégueuillés ; leurs uniformes déchirés et usés jusqu'à la corde flottaient autour de leurs épaules affaissées. Aux portières, les courroies qui servaient à lever et à abaisser les glaces avaient été coupées, car chaque morceau de cuir était un objet précieux. Des couteaux ou des baïonnettes de pillards s'étaient aussi acharnés sur les sièges ; des morceaux entiers de rembourrage avaient été détachés par quelque barbare sans scrupule qui, voulant faire réparer ses souliers, s'était procuré du cuir où il en avait trouvé. De même les cendriers avaient été volés pour la petite quantité de cuivre et de nickel qu'on en pouvait tirer. La suie et les scories du misérable lignite qui servait maintenant à chauffer les locomotives pénétraient avec le vent de l'arrière-automne par les fenêtres brisées ; elles noircissaient le plancher et les parois, mais leur puanteur atténuait du moins la prenante odeur d'iodoforme qui rappelait les multitudes de malades et de blessés qu'on avait transportés dans ces squelettes de wagons. Le fait que le train parvenait quand même à avancer était en soi un miracle, mais un miracle qui

durait longtemps ; chaque fois que les grincements des roues non huilées se faisaient moins perçants, nous craignions que le souffle vînt à manquer à la machine usée au travail. Pour un trajet que l'on parcourait ordinairement en une heure, il en fallut quatre ou cinq, et au crépuscule on plongea dans une obscurité complète. Les ampoules électriques avaient été brisées ou volées, pour chercher quelque chose, il fallait tâtonner en faisant flamber des allumettes, et si l'on ne gelait pas, c'était seulement parce que dès le départ on avait dû se serrer les uns contre les autres à six ou huit par banquette. Mais dès la première station, de nouveaux voyageurs se pressèrent dans les wagons ; il y en eut de plus en plus, tous déjà harassés par des heures d'attente. Les couloirs étaient bondés, des gens étaient assis jusque sur les marchepieds dans la nuit à demi hivernale. De plus, chacun serrait encore craintivement contre lui ses bagages et son petit paquet de vivres ; dans l'obscurité, personne ne se risquait à lâcher même pour une minute ce qu'il tenait à la main. De l'asile de paix, je m'en étais retourné dans l'horreur de la guerre, qu'on croyait avoir pris fin.

Avant d'arriver à Innsbruck, la locomotive se mit soudain à râler et, malgré les halètements et les coups de sifflet, ne put vaincre une petite rampe. Les employés s'agitèrent, allant et venant dans l'obscurité avec leurs lanternes qui filaient. On dut attendre une heure une machine de secours essoufflée, puis il fallut dix-sept heures au lieu de sept pour atteindre Salzbourg. Pas un porteur en vue à la gare ; à la fin, quelques soldats dépenaillés s'offrirent à transporter les bagages jusqu'à une voiture ; mais le cheval de fiacre était si vieux et si mal nourri qu'il semblait soutenu par les limons plutôt que destiné à les tirer. Je n'eus pas le courage d'imposer à cette bête spectrale un effort supplémentaire en chargeant la voiture de mes malles et je les laissai en consigne à la gare, plein

d'appréhension, naturellement, à l'idée de ne plus jamais les revoir.

Pendant la guerre, je m'étais acheté une maison à Salzbourg, car mon éloignement de mes anciens amis, dû à nos opinions divergentes sur la guerre, avait éveillé en moi le désir de ne plus vivre dans les grandes villes au milieu d'une foule de gens. Par la suite aussi, mon travail a toujours et partout profité de cette vie retirée. De toutes les petites villes autrichiennes, Salzbourg me semblait la plus idéale non seulement par la beauté du site mais aussi par sa position géographique : située à la frontière de l'Autriche, à deux heures et demie de chemin de fer de Munich, à cinq heures de Vienne, à dix heures de Zurich ou de Venise et à vingt heures de Paris, elle était un véritable point de départ pour l'Europe. Assurément elle n'était pas encore le rendez-vous des « célébrités », la ville fameuse pour ses festivals, peuplée de snobs en été (je n'aurais pas choisi un tel endroit pour y travailler) ; c'était une vieille cité romantique et somnolente sur le dernier contrefort des Alpes, dont les montagnes et les collines vont doucement rejoindre la plaine allemande. Le petit coteau boisé sur lequel j'habitais était en quelque sorte le dernier flot expirant de cette formidable chaîne de montagnes ; la maison était inaccessible aux automobiles, on ne pouvait y monter que par un chemin de croix trois fois centenaire et qui présentait plus de cent marches à escalader. En récompense de la peine qu'on avait prise, elle offrait, de sa terrasse, un coup d'œil féérique sur les toits et les pignons de la ville aux nombreux clochers. A l'arrière-plan, le panorama s'élargissait jusqu'à la chaîne glorieuse des Alpes (comme d'ailleurs jusqu'au Salzberg, près de Berchtesgaden, où un homme alors totalement inconnu du nom d'Adolf Hitler allait bientôt habiter, en face de chez moi). La maison elle-même était aussi romantique que malcommode. Pavillon de chasse d'un archevêque au XVII<sup>e</sup> siècle, et adossée aux formi-

dables murailles de la forteresse, elle s'était, à la fin du XVIII<sup>e</sup>, augmentée d'une pièce à chaque aile ; une magnifique tapisserie et une boule peinte, qu'en 1807 l'empereur François avait tenue dans ses mains en jouant aux quilles dans le long corridor de cette maison qui était maintenant la mienne, témoignaient, avec quelques parchemins relatifs aux divers droits seigneuriaux, de son passé qu'on peut qualifier d'imposant.

Le fait que ce petit château — il produisait un effet assez pompeux par sa longue façade, mais il n'avait pas plus de neuf pièces, parce qu'il ne se développait pas en profondeur — constituait une antique curiosité devait plus tard ravir nos hôtes ; mais à cette époque, son caractère historique nous valut de fâcheux ennuis. Nous trouvâmes notre demeure dans un état qui la rendait presque inhabitable. La pluie dégotait allègrement dans les chambres, après chaque chute de neige les corridors étaient transformés en flaques, et une bonne réparation du toit était impossible, car les charpentiers n'avaient pas de bois pour les chevrons, les ferblantiers pas de plomb pour les chéneaux. On boucha à grand-peine les plus gros trous au moyen de carton goudronné, et quand il avait neigé de nouveau, la seule ressource était de grimper soi-même sur le toit pour enlever à temps, avec une pelle, cette dangereuse charge de neige fraîche. Le téléphone se montrait rebelle, parce que, pour la ligne, on avait utilisé du fil de fer au lieu de fil de cuivre ; comme personne ne livrait rien, il nous fallait porter nous-mêmes jusqu'au sommet de la colline tous les menus objets dont nous avions besoin. Mais le pire était le froid, car il n'y avait pas de charbon dans toute la contrée, le bois du jardin était trop vert et sifflait comme un serpent au lieu de chauffer, et crachait en craquant au lieu de brûler. Dans cette nécessité, nous utilisâmes la tourbe, qui donnait au moins un soupçon de chaleur, mais pendant trois mois j'ai écrit presque tous mes travaux au lit, les

doigts bleuis par le froid ; et chaque fois que j'avais terminé une page je les replongeais sous la couverture pour les réchauffer. Même ce domicile inconfortable exigeait pourtant d'être défendu, car à la pénurie de vivres et de combustibles s'ajoutait, en cette année catastrophique, la pénurie de logements. Pendant quatre ans, on n'avait rien bâti en Autriche, beaucoup de maisons étaient tombées en ruine, et voici que soudain refluaient la foule innombrable des sans-abri, soldats démobilisés et prisonniers de guerre, si bien qu'il fallait de toute nécessité loger une famille entière dans chaque chambre disponible. Quatre fois se présentèrent des commissions, mais nous avions déjà cédé spontanément deux chambres ; en outre, l'inhospitalité de la maison et le froid qu'il y faisait, s'ils nous avaient d'abord été hostiles, tournaient maintenant à notre avantage : personne ne voulait plus escalader les cent marches pour aller geler là-haut.

Chaque descente en ville était alors un événement bouleversant : pour la première fois je considérais les yeux jaunes et dangereux de la famine. Le pain se désagrégait en miettes noires et avait un goût de poix et de colle forte, le café était une décoction d'orge torréfiée, la bière une eau jaune, le chocolat du sable coloré, les pommes de terre étaient gelées. La plupart des gens élevaient des lapins pour ne pas oublier complètement le goût de la viande ; dans notre jardin, un jeune garçon tirait des écureuils pour le repas dominical, et des chiens ou des chats bien en chair ne rentraient que rarement de promenades un peu lointaines. Ce qu'on offrait en guise d'étoffes était en réalité du papier apprêté, succédané de succédané ; les hommes se traînaient par la ville vêtus presque exclusivement de vieux uniformes, parfois russes, qu'ils étaient allés quérir dans un dépôt ou un hôpital et dans lesquels étaient morts déjà bien des gens ; les pantalons confectionnés avec de vieux sacs n'étaient pas rares. Dans les rues, où les étalages paraissaient

avoir été pillés, où le mortier s'effritait et tombait comme une teigne des maisons en ruine, où les gens, visiblement sous-alimentés, ne se traînaient que péniblement pour se rendre à leur travail, chaque pas jetait le trouble dans votre âme. La situation alimentaire était meilleure à la campagne ; avec l'effondrement général de la moralité, pas un paysan ne songeait à vendre son beurre, ses œufs, son lait au « prix maximum » fixé par ordonnance. Il tenait caché dans ses greniers tout ce qu'il pouvait et attendait que des acheteurs vinssent le trouver à domicile avec des offres plus avantageuses. Bientôt on vit naître une nouvelle profession, celle d'« accapareur », ainsi qu'on l'appelait. Des hommes sans occupation se chargeaient d'un ou deux sacs à dos et allaient trouver les paysans les uns après les autres ; ils prenaient même le train jusqu'à des endroits particulièrement rentables afin d'amasser par des voies illégales toutes sortes de vivres qu'ils détaillaient ensuite à la ville pour le quadruple ou le quintuple du prix qu'ils les avaient payées. Tout d'abord, les paysans étaient heureux de la quantité de papier-monnaie qui pleuvait dans leur maison en échange de leurs œufs et de leur beurre, et qu'ils « accaparaient » de leur côté. Mais dès qu'ils allaient à la ville avec leur portefeuille bien garni, ils découvraient avec amertume que, tandis qu'ils n'avaient exigé que le quintuple pour leurs denrées, les prix de la faux, du marteau, du chaudron qu'ils voulaient acheter avaient entre-temps été multipliés par vingt, par cinquante. Dès lors, ils ne songeaient plus qu'à se procurer des objets manufacturés et exigeaient le paiement en nature, marchandise contre marchandise. Après avoir déjà, dans ses tranchées, reculé avec succès jusqu'à l'âge des cavernes, l'humanité abolissait aussi la convention millénaire de l'argent monnayé et retournait au système primitif du troc. Un commerce grotesque s'instaura dans tout le pays. Les citadins emportaient chez les paysans tout ce dont ils pouvaient se passer, vases de porce-

laine de Chine et tapis, sabres et carabines, appareils photographiques et livres, lampes et bibelots ; c'est ainsi qu'en entrant dans une ferme de la région de Salzbourg on pouvait, à sa grande surprise, y découvrir un bouddha indien qui vous dévisageait de son regard fixe ou une bibliothèque de style rococo qui se dressait dans un coin, pleine de livres français reliés en cuir, dont les nouveaux propriétaires faisaient grand état et n'étaient pas peu fiers. « Cuir véritable ! La France ! » disaient-ils en se donnant des airs et en gonflant leurs larges joues. Des biens tangibles, de la « substance », pas d'argent, tel était le mot d'ordre. Beaucoup durent retirer l'alliance de leur doigt et la ceinture de cuir qui entourait leur corps, afin de pouvoir nourrir ce corps.

Finalement, les autorités intervinrent pour arrêter ce trafic, dont la pratique ne profitait qu'aux riches ; de province en province, des escouades entières furent disposées, qui reçurent pour mission de saisir les marchandises des accapareurs circulant à bicyclette ou en chemin de fer et de les remettre aux offices de ravitaillement des villes. Les accapareurs ripostèrent en organisant à la manière du Far West des transports nocturnes ou en corrompant les agents chargés de la surveillance, qui avaient eux-mêmes à la maison des enfants affamés ; on en vint souvent à de véritables combats au revolver et au couteau, dont ces gaillards, après quatre ans d'exercice sur le front, connaissaient aussi bien le maniement qu'ils savaient disparaître dans la nature selon tous les principes de l'art militaire. De semaine en semaine, le chaos augmentait, la population s'excitait davantage. Car de jour en jour, la dépréciation de la monnaie se faisait plus sensible. Les Etats voisins avaient remplacé les billets de banque austro-hongrois par les leurs propres et avaient plus ou moins imposé à la petite Autriche la charge principale de rembourser l'ancienne « couronne ». Le premier signe de la défiance que nourrissait la population fut la disparition de la mon-

naie métallique, car un petit morceau de cuivre ou de nickel représentait quand même de la « substance », relativement au simple papier imprimé. L'Etat, il est vrai, fit rendre au maximum la planche à billets, afin de fabriquer le plus possible de cet argent artificiel, selon la recette de Méphistophélès, mais il ne parvint pas à suivre le mouvement de l'inflation ; c'est ainsi que chaque ville, petite ou grande, et finalement chaque village, se mit à imprimer son propre « argent de secours », que l'on se voyait refuser dès le plus proche village, et que l'on jetait tout simplement, le plus souvent, après avoir bien reconnu qu'il était sans valeur. Un économiste qui saurait mettre en relief toutes ces phases de l'inflation, en Autriche d'abord puis en Allemagne, pourrait facilement, à mon avis, surpasser n'importe quel roman par le caractère passionnant de ce qu'il décrirait, car le chaos revêtit des formes de plus en plus fantastiques. Bientôt, plus personne ne sut ce que coûtait un objet. Les prix faisaient des bonds tout à fait arbitraires ; une boîte d'allumettes coûtait, dans un magasin qui en avait fait monter le prix au bon moment, vingt fois plus que dans un autre, où un brave homme vendait encore naïvement sa marchandise au prix de la veille ; en récompense de son honnêteté, son magasin se vidait en une heure, car on se le disait, chacun courait et achetait ce qui était à vendre, qu'il en eût besoin ou non. Même un poisson rouge ou un vieux télescope était encore de la « substance », et tout le monde voulait de la substance au lieu de papier. C'est sur les loyers que cette disposition produisit ses effets les plus grotesques : le gouvernement, pour protéger les locataires (qui représentaient la grande masse), avait interdit toute augmentation, au détriment des propriétaires. Il se trouva bientôt qu'en Autriche le loyer annuel d'un appartement moyen coûtait moins au locataire qu'un seul déjeuner ; toute l'Autriche a en quelque sorte été logée gratuitement pendant cinq ou dix années (car plus tard aussi toute résiliation de bail



fut interdite). Dans ce chaos insensé, la situation se faisait de semaine en semaine plus absurde et immorale. Qui avait économisé pendant quarante ans et, en outre, patriotiquement placé son argent dans les emprunts de guerre était réduit à la mendicité. Qui avait contracté des dettes en était déchargé. Qui s'en tenait correctement à la répartition des vivres mourrait de faim ; seul celui qui la transgressait effrontément mangeait son souf. Qui savait corrompre faisait de bonnes affaires ; qui spéculait profitait. Qui vendait en se réglant sur le prix d'achat était volé ; qui calculait soigneusement se faisait quand même rouler. Dans cet écoulement et cette évaporation de l'argent, il n'y avait point d'étalon, point de valeur fixe, il n'y avait plus qu'une seule vertu : être adroit, souple, sans scrupule, et sauter sur le dos du cheval lancé au grand galop, au lieu de se faire piétiner par lui.

A cela s'ajoutait que durant cette dépression des valeurs où les gens en Autriche avaient perdu toute mesure, bien des étrangers avaient reconnu que chez nous il était fort avantageux de pêcher en eau trouble. Les seules valeurs demeurées stables dans le pays pendant l'inflation — qui dura trois ans et dont le rythme se précipita de plus en plus —, c'étaient les monnaies étrangères. Les couronnes autrichiennes fondant entre les doigts comme gélatine, chacun voulait des francs suisses, des dollars américains, et une foule considérable d'étrangers exploitaient cette conjoncture pour dévorer le cadavre palpitant de la couronne autrichienne. On « découvrit » l'Autriche, qui connut une funeste « saison touristique ». Tous les hôtels de Vienne étaient pleins de ces vautours ; ils achetaient tout, depuis la brosse à dents jusqu'au domaine rural, ils vidaient les collections des particuliers et les magasins d'antiquités avant que les propriétaires, dans leur détresse, soupçonnassent à quel point ils étaient dépouillés et volés. De petits portiers d'hôtel venus de Suisse, des sténodactylographes de Hollande habitaient les appartements princiers des

hôtels du Ring. Si incroyable que paraisse le fait, je puis le certifier, parce que j'en ai été le témoin : le célèbre et luxueux Hôtel de l'Europe de Salzbourg fut loué pendant assez longtemps à des chômeurs anglais qui, grâce aux généreuses allocations que l'Angleterre accordait à ses sans-travail, y vivaient à meilleur compte que chez eux dans leurs taudis. Tout ce qui ne tenait pas à fer et à clou disparaissait ; peu à peu se répandit toujours plus largement le bruit qu'en Autriche on pouvait vivre et acheter à vil prix. De nouveaux hôtes rapaces vinrent de Suède, de France. A Vienne, dans les rues du centre, on entendait parler l'italien, le français, le turc et le roumain plus que l'allemand. Même l'Allemagne, où l'inflation progressa d'abord à un rythme beaucoup plus lent — il est vrai que ce fut pour dépasser ensuite la nôtre d'un million de fois —, utilisait son mark contre la couronne qui se dissolvait. Ville frontière, Salzbourg m'offrait la meilleure occasion d'observer ces razzias quotidiennes. Par centaines, par milliers, les Bavares venaient des villes et des villages voisins et se répandaient à travers la petite ville. Ils s'y faisaient confectionner leurs vêtements, réparer leurs autos, ils se rendaient dans les pharmacies et chez le médecin ; de grandes maisons de Munich expédiaient d'Autriche leurs lettres et leurs télégrammes à destination de l'étranger, afin de profiter de la différence des tarifs postaux. Finalement, à l'instigation du gouvernement allemand, on établit une surveillance à la frontière pour empêcher que tous les objets de première nécessité, au lieu d'être achetés dans les magasins du pays, ne le fussent à Salzbourg, où ils étaient moins chers et où, en échange d'un mark, on obtenait soixante-dix couronnes autrichiennes — et toute marchandise provenant d'Autriche fut énergiquement confisquée à la douane. Un article, cependant, demeurait libre et ne pouvait être saisi : la bière qu'on avait absorbée. Et les buveurs de bière bavares calculaient tous les jours, en consultant les cours, si dans la région de Salzbourg

ils pourraient, du fait de la dépréciation de la couronne, boire cinq ou six, ou dix litres pour le prix qu'il leur fallait payer un litre chez eux. On ne pouvait imaginer tentation plus alléchante, si bien que les habitants des localités voisines de Freilassing et de Reichenhall passaient la frontière par bandes, avec femmes et enfants, pour s'accorder le luxe d'ingurgiter autant de bière que leur ventre en pouvait contenir. Chaque soir, la gare offrait un véritable pandémonium de hordes d'ivrognes braillant, rotant, crachant ; il fallait charger nombre d'entre eux, qui s'étaient par trop remplis, sur les chariots qui servaient ordinairement au transport des bagages, afin de les amener jusqu'aux wagons, et le train retentissant de cris et de chants bachiques repartait vers leur pays. Bien sûr, ils ne se doutaient pas, ces joyeux Bavarois, qu'une revanche terrible les menaçait. Car lorsque la couronne se stabilisa et que le mark tomba dans des proportions astronomiques, ce furent les Autrichiens qui partirent de la même gare pour aller s'enivrer en face à bon marché, et le même spectacle se produisit une seconde fois, mais en sens inverse. Cette guerre de la bière au cours des deux inflations est un de mes souvenirs les plus singuliers, parce que, avec son caractère pittoresque et grotesque, c'est peut-être elle qui montre le plus clairement, en petit, tout l'égarément qui sévissait durant ces années.

\*

Le plus étrange est qu'avec la meilleure volonté du monde je ne parviens plus à me rappeler aujourd'hui la manière dont nous avons gouverné notre maison au cours de ces années, ni en fait où chacun pouvait se procurer en Autriche, jour après jour, les milliers et les dizaines de milliers de couronnes, et plus tard, en Allemagne, les millions que l'on dépensait quotidiennement pour vivre tant bien que mal. Mais le mystérieux, c'est qu'on les avait. On s'accoutumait, on

s'adaptait au chaos. Logiquement, un étranger qui n'a pas vécu cette époque doit s'imaginer que dans un temps où un œuf coûtait en Autriche autant qu'une automobile de luxe avant la guerre et plus tard, en Allemagne, quatre milliards de marks — ce qui aurait à peu près représenté, autrefois, la valeur de toutes les maisons du Grand Berlin —, les femmes échevelées couraient comme folles par les rues, que les magasins étaient déserts, parce que personne ne pouvait plus rien acheter et qu'avant tout les théâtres et les lieux de plaisir étaient complètement vides. Mais de façon surprenante, c'est exactement le contraire qui se produisit. La volonté d'assurer la continuité de la vie était plus forte que l'instabilité de la monnaie. En plein chaos financier, la vie quotidienne se poursuivait presque sans trouble. Les situations individuelles se modifiaient profondément, des riches s'appauvrirent, parce que l'argent de leurs comptes en banque ou placé en fonds d'Etat fondait. Mais le volant continuait de tourner sur le même rythme, sans se soucier du sort des particuliers, rien ne s'arrêtait : le boulanger faisait cuire son pain, le cordonnier confectionnait ses bottes, l'écrivain composait ses livres, le paysan cultivait la terre, les trains circulaient régulièrement, chaque matin le journal était déposé devant la porte à l'heure habituelle, et les lieux de divertissement, les bars, les théâtres étaient bondés. Justement par le fait imprévu que la valeur naguère la plus stable, l'argent, se dépréciait tous les jours, les hommes en venaient à estimer d'autant plus les vraies valeurs de la vie — le travail, l'amour, l'amitié, l'art et la nature — et tout le peuple vivait en pleine catastrophe avec plus d'intensité que jamais. Garçons et filles s'en allaient dans les montagnes et en revenaient brunis par le soleil, les bals publics faisaient entendre leur musique jusqu'à une heure avancée de la nuit, partout on fondait de nouvelles maisons de commerce et de nouvelles fabriques. Moi-même, je ne crois guère avoir jamais vécu et travaillé plus inten-

sément qu'au cours de ces années. Ce qui, avant la guerre, nous avait paru important devenait plus important encore ; jamais en Autriche nous n'avons aimé l'art davantage que durant ces années de chaos, car, voyant que l'argent nous trahissait, nous sentions que seul ce qu'il y avait en nous d'éternel était véritablement constant.

Jamais je n'oublierai, par exemple, une représentation à l'opéra en ces jours d'extrême détresse. On allait à tâtons par des rues à demi plongées dans l'obscurité, car l'éclairage devait être réduit par suite de la pénurie de charbon, on payait sa place de galerie avec une liasse de billets de banque qui aurait autrefois suffi à louer une loge de luxe pour toute l'année. On ne retirait pas son pardessus, car la salle n'était pas chauffée, et l'on se serrait contre son voisin pour avoir plus chaud. Et que cette salle qui avait resplendi d'uniformes et de toilettes coûteuses était triste et grise ! Personne ne savait s'il serait possible de poursuivre les représentations la semaine suivante, au cas où l'avalissement de la monnaie durerait encore, où les envois de charbon viendraient à manquer, ne fût-ce que pendant huit jours ; tout semblait doublement désespéré dans cette maison du luxe et de la surabondance impériale. Les musiciens de la Philharmonique étaient à leurs pupitres, ombres grises, eux aussi, dans leurs vieux fracs râpés, amaigris et épuisés par toutes les privations, et nous étions nous-mêmes comme des spectres dans cette maison devenue spectrale. Mais le chef d'orchestre levait sa baguette, le rideau s'écartait, et c'était plus merveilleux que jamais. Chaque chanteur, chaque musicien donnait toute sa mesure, car tous sentaient que c'était peut-être la dernière fois qu'ils se produisaient dans cette maison aimée. Et nous écoutions de toutes nos oreilles, comme jamais auparavant, car c'était peut-être pour la dernière fois. C'est ainsi que nous vivions tous, par milliers, par centaines de milliers ; chacun prodiguait toutes ses forces durant ces semai-

nes, ces mois, ces années à un empan de la ruine. Jamais je n'ai éprouvé la volonté de vivre aussi puissante dans un peuple et en moi-même qu'à cette époque où tout était en jeu : l'existence, la survie.

\*

Cependant, et malgré tout, je serais embarrassé d'expliquer à quiconque comment la pauvre et malheureuse Autriche, dépouillée, a pu alors se conserver. A droite, en Bavière, s'était établie la république des Conseils communiste, à gauche, la Hongrie était devenue bolcheviste sous Béla Kun ; encore aujourd'hui, il m'est incompréhensible que la révolution n'ait pas gagné l'Autriche. Les matières explosives ne manquaient vraiment pas. Dans les rues, les soldats revenus du front erraient à demi morts de faim dans leurs vêtements déchirés et considéraient avec amertume le luxe éhonté des profiteurs de la guerre et de l'inflation ; dans les casernes, un bataillon de la « garde rouge » se tenait déjà prêt à tirer, et il n'existait aucune contre-organisation. Deux cents hommes déterminés auraient alors pu se rendre maîtres de Vienne et de toute l'Autriche. Mais il ne se produisit rien de sérieux. Une seule fois, un groupe indiscipliné tenta un coup de force qui fut maté sans peine par cinq ou six douzaines de policiers armés. Ainsi le miracle devint réalité : ce pays séparé de ses sources d'énergie, de ses fabriques, de ses mines de charbon, de ses champs pétrolifères, ce pays dépouillé dont la monnaie de papier s'effondrait à la vitesse d'une avalanche, se maintenait, s'affirmait — peut-être grâce à sa faiblesse même, parce que les hommes étaient trop épuisés, trop affamés pour combattre encore pour une cause, mais peut-être aussi grâce à sa force la plus secrète, typiquement autrichienne : son esprit inné de conciliation. Car les deux partis les plus puissants, le social-démocrate et le chrétien-social, s'unirent en ces heures d'extrême dif-

ficulté, malgré leurs divergences profondes, pour former un gouvernement commun. Chacun fit à l'autre des concessions afin d'éviter une catastrophe qui aurait entraîné avec elle toute l'Europe. Lentement, les rapports commencèrent à s'ordonner, à se consolider, et à notre propre étonnement se produisit l'incroyable : cet Etat mutilé continua d'exister et plus tard manifesta même sa volonté de défendre son indépendance, quand Hitler vint pour prendre son âme à ce peuple fidèle, prêt à tous les sacrifices et d'un admirable courage au milieu des privations.

Mais ce n'est qu'extérieurement et au sens politique que le bouleversement radical fut évité ; intérieurement, une formidable révolution s'accomplit durant ces premières années de l'après-guerre. Quelque chose avait succombé au fil des ans : la foi en l'infaillibilité des autorités, dans laquelle on avait élevé notre propre jeunesse avec un tel excès d'humilité. Et les Allemands, étaient-ils censés admirer encore leur empereur, qui avait juré de lutter « jusqu'au dernier souffle du dernier homme et du dernier cheval », et qui s'était enfui de l'autre côté de la frontière à la faveur de la nuit et du brouillard, ou leurs chefs d'armées, leurs hommes politiques ou les poètes qui, sans trêve, avaient fait rimer gloire et victoire, effort et mort \* ? C'était seulement maintenant que, la fumée de la poudre se dissipant sur le pays, les destructions que la guerre avait provoquées apparaissaient dans toute leur horreur. Comment une doctrine morale qui avait autorisé pendant quatre ans le meurtre et le vol à main armée sous les noms d'héroïsme et de réquisition pouvait-elle encore passer pour sacrée ? Comment un peuple pouvait-il croire aux promesses de l'Etat, qui avait annulé toutes les obligations qui lui étaient incommodes à l'égard du citoyen ? Et maintenant, ces mêmes hommes, cette même clique de vieux, de ceux qu'on disait

\* Voir ci-dessus, p. 285.

expérimentés, avaient encore surpassé la folie de la guerre par le gâchis de leur paix. Chacun sait aujourd'hui — et nous étions un petit nombre à le savoir à l'époque déjà — que cette paix avait été l'une des plus grandes, sinon la plus grande possibilité morale de l'histoire. Wilson l'avait reconnu. Dans une vaste vision, il avait tracé le plan d'une entente véritable et durable. Mais les vieux généraux, les vieux hommes d'Etat, les vieux intérêts avaient déchiré et mis en pièces, réduit à des chiffons de papier sans valeur cette grande conception. La promesse sacrée, faite à des millions d'hommes, que cette guerre serait la dernière, cette promesse qui, seule, avait pu engager à mobiliser leurs dernières forces des soldats déjà à demi déçus, à demi épuisés et désespérés, fut cyniquement sacrifiée aux intérêts des fabricants de munitions et à la fureur des politiques qui surent sauver triomphalement, contre l'exigence sage et humaine de Wilson, leur fatale tactique des conventions et des délibérations derrière des portes closes. Pour autant qu'il avait les yeux ouverts, le monde s'apercevait qu'on l'avait trompé. Trompées les mères qui avaient sacrifié leurs enfants, trompés les soldats qui rentraient en mendiants, trompés tous ceux qui, par patriotisme, avaient souscrit à l'emprunt de guerre, trompés tous ceux qui avaient accordé leur confiance à une promesse de l'Etat, trompés nous tous qui avions rêvé d'un monde nouveau et mieux réglé, et qui constations que les mêmes ou de nouveaux hasardeurs reprenaient maintenant le vieux jeu où notre existence, notre bonheur, notre temps avaient servi de mise. Quoi d'étonnant que toute une jeune génération ne considérât qu'avec amertume et mépris ses pères, qui s'étaient d'abord laissé enlever la victoire, puis la paix ? Qui avaient mal fait toutes choses, qui n'avaient rien prévu et en tout s'étaient trompés dans leurs calculs ? N'était-il pas compréhensible que toute forme de respect disparût dans la nouvelle génération ? Toute une jeunesse nouvelle ne

croyait plus aux parents, aux politiques, aux maîtres ; chaque proclamation de l'Etat était lue d'un œil méfiant. D'un coup, la génération d'après-guerre s'émançipait brutalement de toutes les valeurs précédemment établies et tournait le dos à toute tradition, résolue à prendre elle-même en main sa destinée, s'éloignant de tout le passé et se jetant d'un grand élan vers l'avenir. Avec elle devait commencer un monde absolument nouveau, un tout autre ordre, dans tous les domaines de la vie ; et, bien entendu, cela débuta par de violentes exagérations. Tous ceux ou tout ce qui n'était pas du même âge qu'elle passait pour périmé. Au lieu de voyager comme autrefois avec leurs parents, des enfants de onze et douze ans s'en allaient jusqu'en Italie ou à la mer du Nord, en bandes organisées de *Wandervögel* \* parfaitement instruites en matière de sexualité. Dans les écoles, on constituait, sur le modèle russe, des conseils d'élèves qui surveillaient les professeurs, le « plan d'études » était aboli, car les enfants ne devaient et ne voulaient apprendre que ce qui leur plaisait. On se révoltait par seul goût de la révolte contre toutes les formes établies, même contre la volonté de la nature, contre l'éternelle polarité des sexes. Les filles se faisaient couper les cheveux, et si court qu'avec leur coiffure « à la garçonne » on ne pouvait les distinguer des vrais garçons ; les jeunes hommes, de leur côté, se rasaient la barbe, pour paraître plus féminins, l'homosexualité et les mœurs lesbiennes firent fureur, non pas par un penchant intérieur, mais par esprit de protestation contre les formes traditionnelles, légales, normales de l'amour. Chaque mode d'expression de l'existence s'efforçait de s'affirmer d'une manière provocante, radicale et révolutionnaire ; l'art comme

\* Littéralement : Oiseaux migrateurs, ou oiseaux voyageurs. Première forme organisée du mouvement de la jeunesse dans les pays de langue allemande, qui se développe à partir de 1896 en Prusse, s'étend à tout le *Reich*, et à l'Autriche après 1911.

les autres, naturellement. La nouvelle peinture déclarait périmé tout ce qu'avaient fait Rembrandt, Holbein et Vélasquez, et entreprenait les plus folles expériences cubistes et surréalistes. Partout on proscrivait l'élément intelligible, la mélodie en musique, la ressemblance dans un portrait, la clarté dans la langue. Les articles « le, la, les » furent supprimés, la construction de la phrase mise cul par-dessus tête, on écrivait « escarpé » et « abrupt », en style télégraphique, avec de fougueuses interjections. Au demeurant, toute littérature qui n'était pas « activiste », c'est-à-dire qui ne consistait pas en théories politiques, était vouée à la poubelle. La musique cherchait obstinément une tonalité nouvelle et subdivisait les mesures. L'architecture tournait vers l'extérieur l'intérieur des maisons. Dans les salles de danse, la valse disparaissait devant des figures cubaines et négroïdes. La mode, soulignant fortement la nudité, inventait sans cesse de nouvelles absurdités ; au théâtre, on jouait *Hamlet* en frac et l'on se livrait à des essais de dramaturgie explosive. Dans tous les domaines s'ouvrait une époque vouée à l'expérimentation la plus téméraire qui prétendait, d'un seul bond fougueux, dépasser tout ce qui avait été fait et accompli ; plus un homme était jeune, moins il avait appris, plus il était bienvenu par le seul fait qu'il ne se rattachait à aucune tradition — enfin la grande vengeance de la jeunesse se déchaînait triomphalement contre le monde de nos parents. Mais au milieu de ce carnaval sauvage, rien ne m'offrit un spectacle plus tragi-comique que de voir combien d'intellectuels de l'ancienne génération, dans leur crainte panique d'être dépassés et considérés comme « inactuels », se barbouillaient d'une sauvagerie factice avec la hâte du désespoir et cherchaient à suivre le mouvement d'un pas lourd et claudicant jusque dans les chemins le plus manifestement aberrants. De braves barbons d'académie compassés recouvraient leurs anciennes « natures mortes », devenues invendables, d'hexaèdres et de

cubes symboliques, parce que les jeunes conservateurs des musées (partout on cherchait maintenant des jeunes ou, mieux encore, les plus jeunes) éliminaient des salles tous les autres tableaux, trop « classiques », et les mettaient au dépôt. Des écrivains qui, pendant des dizaines d'années, avaient écrit un allemand clair et lisse hachaient docilement leurs phrases et renchérisaient sur l'« activisme » ; de confortables conseillers privés prussiens donnaient des cours sur Karl Marx, de vieilles ballerines de l'Opéra de la cour dansaient aux trois quarts nues, avec d'« abruptes » dislocations, l'*Appassionata*, de Beethoven, ou *La Nuit transfigurée*, de Schoenberg. Partout les anciens, désemparés, couraient après la dernière mode ; on n'avait soudain plus qu'une seule ambition, celle d'être « jeune » et d'inventer promptement, après celle qui, hier encore, était actuelle, une tendance encore plus actuelle, plus radicale, et qui n'eût jamais existé auparavant.

Quelle époque sauvage, anarchique, invraisemblable que ces années où, en Autriche et en Allemagne, tandis que fondait la valeur de la monnaie, toutes les autres valeurs se mettaient à glisser ! Une époque d'extase enthousiaste et de fumisterie confuse, mélange unique d'impatience et de fanatisme. Tout ce qui était extravagant et incontrôlable connaissait un âge d'or : la théosophie, l'occultisme, le spiritisme, le somnambulisme, l'anthroposophie, la chiromancie, la graphologie, le yoga hindou et le mysticisme paracelsien. On s'arrachait tout ce qui promettait des états d'une intensité dépassant ce qu'on avait connu jusque-là, toute espèce de stupéfiants, la morphine, la cocaïne et l'héroïne ; au théâtre, l'inceste et le parricide, dans la politique, le communisme et le fascisme étaient les seuls thèmes, extrêmes, qu'on accueillit favorablement ; en revanche, on proscrivait sans appel toute forme de normalité et de mesure. Mais je ne voudrais pas que ce temps chaotique eût manqué à ma propre existence ni au développement de l'art.

Poussant orgiaстiquement de l'avant dans son premier élan, comme toute révolution spirituelle, il a purifié l'air en balayant tous les miasmes traditionnels, il a servi de décharge aux tensions de nombreuses années, et il est resté malgré tout des impulsions fécondes de ses expériences audacieuses. Si déconcertés que nous fussions par tant d'excès, nous ne nous sentions pas le droit de les condamner et de les repousser dédaigneusement, car cette nouvelle jeunesse, au fond, cherchait à réparer — encore qu'avec trop d'impétuosité, trop d'impatience — ce que notre génération avait manqué par trop de prudence et d'isolement. Tout au fond, son instinct était juste, qui lui enseignait que le temps de l'après-guerre devait être autre que celui de l'avant-guerre ; et un temps nouveau, un monde meilleur, nous, les aînés, ne l'avions-nous pas souhaité tout comme ces jeunes avant la guerre et pendant la guerre ? Il est vrai qu'après la guerre aussi nous, les aînés, nous avons prouvé une fois de plus notre incapacité d'opposer à temps une organisation supranationale à la dangereuse restauration de la politique dans le monde. Déjà, pendant les pourparlers de paix, Henri Barbusse, à qui son roman, *Le Feu*, avait assuré une situation mondiale, avait pourtant essayé d'amener tous les intellectuels européens à s'unir dans un esprit de réconciliation. Ce groupe — celui des hommes à l'esprit clair — devait s'appeler *Clarté* et rassembler les écrivains et les artistes de toutes les nations, qui prendraient l'engagement solennel de s'opposer à l'avenir à toute tentative d'exciter les peuples les uns contre les autres. Barbusse nous avait confié en commun, à moi et à René Schickelé, la direction du groupe allemand, et, par là même, la partie la plus difficile de la tâche, car en Allemagne l'amertume suscitée par le traité de Versailles restait vive. Il y avait peu d'apparences que l'on pût gagner des Allemands d'un rang élevé à un internationalisme spirituel, tant que la Rhénanie, la Sarre et la tête de pont de

Mayence étaient encore occupées par des troupes étrangères. Cependant on aurait réussi à créer une organisation telle que plus tard Galsworthy la réalisa avec le PEN-Club, si Barbusse ne nous avait pas fait faux-bond. Très malencontreusement, un voyage en Russie, du fait de l'enthousiasme des grandes masses qui s'était déchaîné autour de sa présence, l'avait amené à la conviction que des Etats bourgeois et des démocraties étaient incapables de faire naître une véritable fraternité des peuples et qu'une fraternité universelle n'était concevable que dans le communisme. Insensiblement, il chercha à faire de *Clarté* un instrument de la lutte des classes, mais nous nous refusâmes à un glissement vers l'extrême gauche, qui aurait nécessairement affaibli nos rangs. C'est ainsi que ce projet, considérable en lui-même, s'écroula prématurément, lui aussi. Une fois de plus, nous avions échoué dans notre lutte pour la liberté de l'esprit par un trop grand amour de notre propre liberté et de notre propre indépendance.

Il ne restait qu'un parti à prendre : travailler à son œuvre dans le silence et la retraite. Pour les expressionnistes et — si je puis m'exprimer ainsi — les excessionnistes, on devait déjà me ranger, avec mes trente-six ans, dans la génération ancienne et, en fait, déjà défunte, parce que je me refusais à m'adapter à eux en les singeant. Mes travaux antérieurs ne me plaisaient plus à moi-même, je ne rééditai aucun des livres de mon époque « esthétique ». Il s'agissait de recommencer et d'attendre que le flot impatient de tous ces « ismes » reculât, et mon manque d'ambition personnelle servit très bien cette volonté de m'accommoder de ma situation. Je commençai la grande série des *Architectes du monde*, dans la conviction, précisément, qu'ils m'occuperaient pendant des années ; j'écrivis des nouvelles comme *Amok* et *Lettre d'une inconnue*, tout cela en toute sérénité et sans ombre d'« activisme ». Le pays, le monde qui m'entouraient revenaient peu à peu à l'ordre, si bien qu'il ne m'était

plus permis d'hésiter ; le temps était passé où je pouvais me flatter de l'illusion que tout ce que j'entreprenais n'était que provisoire. J'avais atteint le milieu de ma vie, l'âge des simples promesses était révolu ; il s'agissait maintenant de justifier les espoirs qu'on avait pu fonder sur moi, de m'affirmer ou de renoncer définitivement.